

Documents
Inédits



Mémoires de Village

Sainte-Croix-en-Bresse

Dans l'Histoire et vu par ses habitants



STE-CROIX (S.-et-L.) – Reconstitution d'un Baptême Bressan vers 1850

Association d'Artagnan

Année 2008 - Tome 2

Mémoires de Village – Tome 2

~ Documents inédits ~

SOMMAIRE

Edito.....	page 1
Sainte-Croix vu par ses habitants	
« Souvenirs, souvenirs » par Marcel Morand.....	page 3
« Biographie d'un enfant de Sainte-Croix... » par Jean.....	page 9
« Chatenay en 1935 » par un habitant de Sainte-Croix.....	page 11
« La Tuilerie de Chatillon » par Andrée Pageaut.....	page 15
« Le dernier poilu vient de décéder » par Josiane Paris.....	page 17
Sainte-Croix il y a 100 ans... vu par les journaux	
Rétrospective : « Le Journal de Louhans ».....	page 23
Rétrospective : « L'Indépendant de Saône-et-Loire ».....	page 25
Rétrospective : « L'Echo du Louhannais ».....	page 29
Ouvrez l'œil !... ..	page 31
Sainte-Croix d'hier et d'aujourd'hui.....	page 33
Sainte-Croix et ses histoires	
Souvenir de Camille Bernardot, sabotier à Sainte-Croix (épisode 1).....	page 37
Sainte-Croix et son Histoire - Documents inédits	
Essai historique sur Guillaume de Vienne par Gérard Pelot.....	page 43
Le château de La Motte par Bertrand de Beaurepaire.....	page 47
Histoires de familles : la famille de Chanlecy par Josée Pondemer.....	page 49
Etude graphologique d'Anne-Charlotte de Champlecy Christine Jouishomme...page 51	
De Sainte-Croix à Champlecy : mémoires croisées	
« Les Galoches » par Mireille Marzec.....	page 53
« La ligne de démarcation à Champlecy » par Marcel Devillard.....	page 57
Mousquetaire de pied en cap	
« Rencontre avec Gérard Depardieu » par Marie-Ange Gaillard.....	page 59
La vie de l'Association d'Artaignan.....	page 61

Prix : 12 euros

Edito



Si le terme « histoire » est issu du grec « savoir une chose comme l'ayant vue », la mémoire pourrait avoir comme définition « savoir une chose comme l'ayant vécue ».

Longtemps, l'un et l'autre ont été opposés, le premier préconçu comme signifiant la réalité et le second étant une simple reconstitution de souvenirs, d'éléments plus ou moins fiables, inaptes à être étudiés.

Aujourd'hui, ces deux notions deviennent peu à peu complémentaires voire même indissociables pour mener à bien des recherches. Désormais, tout est porteur de mémoires même des « Monuments Historiques » justement : mémoire des lieux, mémoire des objets, mémoire des textes... sans oublier « la » mémoire, notre mémoire, celle que les sociologues nomment « mémoire individuelle » et qui finalement devient « mémoire collective ».

Ce passage d'un souvenir personnel à son appropriation par un plus grand nombre est celui produit par la simplicité des faits et par l'émotion qui s'en dégage.

Dans ce deuxième tome des « Mémoires de Village » - l'utilisation du pluriel n'a ici rien d'anodin - sous-titré « Sainte-Croix-en-Bresse dans l'Histoire et vu par ses habitants », vous retrouverez tout cela : des petites histoires qui forment la grande Histoire ou qui l'explicitent, des bribes de souvenirs reconstituées, des émotions à jamais gravées... Bref, de quoi constituer un beau livre d'histoire(s) - ou d'Histoire, et fouiller dans le grenier aux souvenirs, trésors d'un patrimoine vivant à transmettre...

Bien amicalement

La Présidente : Adeline Culas

Sainte-Croix vu par ses habitants

Après les histoires de La Yane et de Muguettes l'année dernière, certains habitants - de tous âges et de toutes origines - ont pris plaisir à raconter leurs souvenirs : qui l'ambiance des battages vus par les jeunes gens, qui des souvenirs d'écoles assez douloureux, qui les habitants d'un hameau soudé en marge de la vie du bourg ou qui la fabrication des tuiles au début du siècle dans notre village. Et oui il existait autrefois une tuilerie à Sainte-Croix-en-Bresse ! Le saviez-vous ? Voilà à quoi peuvent servir ces quelques lignes...

Nous terminerons par un texte d'une bressane de cœur vivant dans la région parisienne et originaire de Sainte-Croix faisant revivre les souvenirs de sa maman et de toute une famille de chez nous...

Souvenirs, Souvenirs...

« Puisque nous en sommes aux souvenirs j'aimerais parler un peu de souvenirs de gamin ...

Nous sommes arrivés aux « Craffes » hameau de Ste-Croix en 1942. J'avais environ 15 ou 16 mois. Je ne me souviens donc pas de cette St Martin. Car c'était à la St Martin (le 11 novembre) que les fermes se louaient. Par contre de bonne heure j'ai remarqué et enregistré des souvenirs qui sont restés gravés dans ma mémoire. Ne serait-ce que les jeux que nous avions. Pas de console Nintendo D.S, de Web et autre Internet. Les tous premiers jeux consistaient à se faire des petites voitures. Mais pour avoir des « roulettes » il fallait attendre tous les ans la venue du scieur. Cet homme qui avait pour moi déjà un certain âge se faisait un plaisir quand il trouvait une belle bûche bien ronde (tremble ou bouleau en particulier). Il se mettait à découper des rondelles, larges, fines et dans plusieurs tailles. Je pense que mon sourire le récompensait car je crois bien que je n'avais pas le temps de dire merci. Ne se faisait-il pas le complice de chacun de ces gamins qui attendaient justement non loin de la scie ????? (certainement que si). Après il fallait prendre le marteau, les pointes, quelques « **tsevisions** » et en route pour fabriquer camions voitures et autres engins de transport.

Une autre source de plaisir était également de construire des barrages dans les fossés de la route et y installer des moulins. Le floc floc des pales en boîtes de camembert résonne encore à mes oreilles. J'ai d'ailleurs enseigné la technique à mes petits enfants. L'outillage du moment consistait le plus souvent en un couteau « **brossard** ». Le reste du matériel nous était fourni par la nature et c'était parti, au sens propre du mot comme au figuré. Combien de fois suis-je rentré « **gaugé** » et trempé de ces jeux ???? Enfin c'était il y a très longtemps déjà.

Et si on parlait des battages ?...

Mais si quelque chose m'a fasciné de bonne heure aussi c'est bien les **machines à battre** et la période des battages. Je n'ai pas vécu de la même façon les battages quand j'avais 5 ou 6 ans par exemple et que je n'étais que spectateur que plus tard quand je fus acteur.

Que de souvenirs : les plus anciens me ramènent à la chaudière à vapeur. De bon matin il fallait faire chauffer cette machine pour qu'aux environs de 5 h 30 ou 6 heures elle soit opérationnelle. Le sifflet actionné à plusieurs reprises informait les « invités » de la mise en service imminente de l'engin et le début de l'activité. Le sifflet était également tiré à la fin du travail. Je me trouvais souvent prêt pour actionner la chaînette. Le mécanicien me soulevait

alors au bout de ses bras et quel n'était pas mon plaisir malgré les retombées d'eau chaude sortant en même temps que la vapeur.

Tout s'organisait rapidement. Il faut dire que d'une année sur l'autre les gens connaissaient leur emploi. A ce stade il me semble utile de diviser les intervenants par tranches d'âge telles que je les percevais à ce moment et telles que l'on nous le faisait comprendre à nous les gamins. Il y avait les « **gamins** » au moins jusqu'à 14- 16 ans, « **les jeunes** » de 16 -17 ans jusqu'à 21 ans, âge de la majorité en ce temps et « **les hommes** ». Les hommes étaient ceux qui avaient fait leur service militaire donc plus de 21 ans et mariés. C'est ce qui me reste de la perception de par ma situation de gamin à cette époque.

Donc la machine arrivait soit de **Tagiset** (hameau de Ste Croix) soit de **la Reine** (hameau de Varennes St Sauveur) car l'entrepreneur du moment commençait sa tournée une fois dans un sens une fois dans l'autre, question d'équité seulement. Quand ce convoi arrivait de Tagiset dans le courant de l'après midi j'allais l'attendre sur la route dite de **Tagiset** et j'en rigole encore en voyant le **Titan** qui se détournait des pierres comme le disaient les Hommes. Ce modèle de tracteur était arrivé devant nos machines en 1947 je crois, en tout cas avant 1950, après avoir fait une carrière en tirant les canons dans les boues de la champagne pendant la guerre de 14- 18 et ensuite en labourant les terres de la Beauce ou déjà tractant les **machines** (d'après les dires de certains anciens). Celui qui me concerne avait des roues en fer, rayons en fer, bandages en fer à l'avant et 2 grandes roues en fer à rayons également à l'arrière, l'une équipée de griffes l'autre d'un bandage en caoutchouc. De grosses **chaînes de vélo** entraînaient ces roues. « Je me demande souvent si quelqu'un en a des photos »? Pas tellement confortable quand même cet engin mais quel progrès. C'était **Jules P...** qui conduisait ce tracteur. Dans le quartier la machine ne s'installait jamais dans la même ferme comme pour les hameaux, chacun son tour. Les routes étaient seulement empierrées et le chemin des « Craffes » n'était pas encore entièrement empierré. Les années pluvieuses il arrivait souvent que le convoi aille au fossé dans le virage que nous avions surnommé le « **Gouillé** ». Alors bien sûr cela perdait du temps car il fallait lever les engins avec les crics, mettre des plateaux sous les roues, poser les machines et repartir. Chacun s'y mettait et après des tas de jurons et autres engueulades le convoi se remettait en branle.

Lorsque la machine était dans la cour, comme je le disais plus haut les tâches étaient vite réparties. Un gamin venait s'essayer à couper les liens, chacun prenait sa place, des anciens au gerbier et au « **ballou** » des jeunes à la paille en vrac, d'autres hommes au paillis et la machine grondait.

Je porte un regard plein de bons souvenirs sur cette période de travaux agricoles. Je considérais la cour de la ferme comme un grand terrain de jeu tellement l'ambiance était à la rigolade même si le travail était très dur. Il y avait des « **farces** » pour tout le monde. Les premiers coups de fourches dans le gerbier dévoilaient souvent des « **quénires** ». Les poules pondaient facilement dans les gerbiers et les fermières trouvaient rarement ces **quénires** avant le jour du battage. Les oeufs souvent en incubation n'étaient donc plus consommables et terminaient leur vie dans des poches de blousons posés çà et là. Malheur à celui qui ne faisait pas attention en reprenant son bien. Il était épié et vite bousculé dans le bon endroit, ou simplement il recevait des tapes amicales bien intentionnées. Le char de « **ballou** » était aussi visé. Les deux hommes chargés de cette besogne étaient invités à boire un coup et entretenus à la maison loin de leur affaire. Pendant ce temps une lessiveuse pleine d'eau était glissée et cachée avec un peu de « **ballou** » près du « **fouirti** », juste à l'endroit où l'homme mettrait inévitablement le pied pour remonter sur son char. Je vous laisse deviner l'effet. **Gaugé** des deux pieds qu'il était et souvent pas bien content !!!! On le comprendrait à moins.

S'il y avait un novice pour couper les liens des gerbes au-dessus de la machine c'est bien rare si le couteau bien affûté au départ n'était pas la cible de quelque farceur. Je les vois

encore rire. Tout à coup dans un coin du gerbier arrivait un homme, l'air de rien, avec un fil de fer dissimulé sous la veste. Il jetait un regard furtif et moqueur en direction du coupeur de liens. On voyait vite son intention.

Une belle gerbe, un beau lien reconstitué pour l'occasion avec le fil de fer dedans et hop, dans le circuit normal. Tout le monde gardait son sérieux mais tous étaient en alerte attendant le moment fatidique où la gerbe arriverait via le monte gerbes dans les mains du coupeur qui s'acharnerait sur le lien résistant. Il était vite remplacé ou un bon couteau lui était aussitôt proposé. Il ne fallait quand même pas perdre trop de temps.

Ce n'était jamais méchant mais chacun suivant son poste devait s'attendre à quelque bêtise de la part des autres. Et les porteurs de sacs ...eh bien ils avaient leur lot de surprises aussi. Il y avait le coup du moellon (plein bien entendu) ou de la chaîne de 15 kg au moins (qui servait à tirer la machine lorsque le tracteur était planté). Ils étaient tranquillement dissimulés dans le sac en cours de remplissage et participaient à le rendre encore plus lourd, histoire de voir si le porteur était costaud.

J'admirais aussi volontiers les porteurs de paille. Elle sortait en vrac de derrière la machine avec un nuage de poussière, suivant les céréales battues, tel que parfois on devinait tout juste, celui qui faisait sa fourchée. On a vu arriver une année des « **fourtsions** » dont les dents pouvaient mesurer 50 cm voire plus. Un manche de 1m 30 tout au plus et une cheville dans le manche pour donner plus de prise. C'était tout un art de faire sa fourchée. Un peu à droite un peu à gauche, un peu au milieu sur plusieurs couches bien sûr pour bien lier la fourchée et hop un grand coup dans tout cela, un bon retournement, piqué de l'extrémité du manche par terre et on voyait tout une énorme boule de paille se promener se diriger vers le « **paillis** » grimper à l'échelle et se déverser devant les hommes qui justement entassaient la paille pour en faire une meule. A ce moment seulement on pouvait identifier le porteur pour quelqu'un qui ne l'aurait pas vu au départ. On aurait dit des « **Caliméros** » géants. Une concurrence s'engageait entre les porteurs. C'était à qui ferait la plus belle et plus grosse fourchée. Tout ce remue-ménage durait en fonction des fermes : 2, 3 heures une demi-journée ou une journée et plus. Pour les plus petites exploitations, « **y 'écouve on d'avant de dinné de 5h30, 6h à 9 h** par exemple (avant de déjeuner). Les jours où l'on commençait par une petite ferme, à 21 H voir 22 h la machine grondait encore!!!!

Un moment mémorable aussi était lorsque l'on arrivait à la fin du gerbier dans la grange. Quelques rats avaient élu domicile et on les comprend dans les gerbes. On y trouvait aussi des « **boarnes ou d'le sârpents** ». C'était la course pour les tuer et une grande effervescence régnait au fond de la grange. « **Tiens vas q'ri na pénire te baillerau sant'che al fènes pe la soupe** » C'est ainsi que s'adressaient au gamin que j'étais ceux qui étaient au gerbier » après avoir mis dans la panier le résultat de la poursuite « **Tiens va chercher une panier et tu donneras cela aux femmes pour la soupe** ». Bien sûr le contenu de la panier faisait la joie des chiens qui ne manquaient pas non plus de participer aux captures.

Quand tout était battu les « **mécaniciens** » ou « **motserôs** » décalaient et partaient vers une autre ferme pour **recaler**, le temps que les gens se restaurent. Et quels menus!!! Le matin **soupe à l'oignon (blanche** ou normale -charcuterie- fromages, vin, café, **goutte**) Le midi et le soir, volailles, pot-au-feu, saucisses avec purée, rôtis desserts. Comme disait un des mes employeurs de la dernière saison, le jour du départ en se frottant les mains de plaisir: « **On va aller mindzi du lépan** ». Mais tout cela était bien mérité... et chacun était content que tout soit bien rangé. Je regardais avec émerveillement tous ces gens qui oeuvraient pour leurs récoltes.

La chaudière a été abandonnée assez vite car battre au tracteur était plus facile et peut-être moins onéreux. Le **TITAN** a été mis à rude épreuve. Parfois les gerbes un peu humides avaient du mal à passer dans la batteuse et Jules était alors là avec la burette de gas-oil pour

redonner de la puissance. Quelques gouttes au bon endroit et le bruit caractéristique du moteur s'amplifiait soudain et des ronds de fumée s'échappaient alors du tuyau comme on l'aurait fait avec un bon cigare. On entendait alors toujours quelqu'un dire « **Ah !!!! é fousse Jules!!!** » (comprenez : « Alors cela force le tracteur Jules ! »). Et si Jules n'avait pas été là, la paille s'entortillait autour du batteur et tout était bloqué. La courroie principale sautait et il fallait tout sortir à la main. Bonjour.... quand cela arrivait en pleine chaleur. L'engreneur devait alors doser l'entrée du blé ou seigle ou autre céréale en fonction de son degré d'humidité autrement « **y envourtève** ».

Vers 15 ans j'ai été amené à participer directement aux battages en remplacement de gens que ne pouvaient pas faire eux-mêmes leur campagne avec les voisins. Plus de paille en vrac mais des bottes. Toujours autant de poussière et plus particulièrement cette année 1956 qui après un hiver terrible qui avait gelé 60% des céréales avait continué par une année très pluvieuse mettant en péril le reste de la récolte. Il avait été impossible de récolter quelque chose de bon. Tout au long de la campagne nous avons donc beaucoup souffert de cette poussière et odeur désagréable des gerbiers. J'avais été à un moment donné obligé de faire comme les hommes c'est-à-dire de boire du vin et de la goutte car je m'étais rendu compte que les quelques gamins que nous étions et qui ne suivaient pas ce régime avaient quelques problèmes de passe-trop-vite????? Le remède avait été efficace.

Vers 17 ans je me suis embauché comme mécanicien et ce fut aussi une occasion de découvrir les nouveaux matériels car le titan et la chaudière avaient été remplacés par un beau tracteur **SFV** de 40 Cv « Société Française Vierzon » semi diesel depuis fort longtemps. Pour le démarrer il fallait lui chauffer la boule, lancer le balancier et appuyer un bon coup sur la compression pour voir et entendre ce tracteur pétarader. Parfois il partait à l'envers il fallait donc le ralentir puis injecter au bon moment pour que le sens de rotation soit le bon. Ces tracteurs étaient équipés d'un moteur monocylindre. Ce cylindre avait 21 cm de diamètre ... Quelle compression. Pour la passer justement la compression il y avait une tactique ... et ne la passait n'importe qui car il fallait réellement se cramponner. C'était parfois une compétition !!! Sur la chaudière, il y avait le sifflet pour avertir du départ du travail. Sur le tracteur nous avions une combine. On pouvait ouvrir une fenêtre sur l'échappement et l'on pouvait alors entendre de véritables coups de canons.

Une presse « **Vandoeuvre** » avait été insérée au système. Elle liait la paille en bottes et le transport était devenu beaucoup plus facile. Les « gamins » que nous étions vers 14 et 16 ans avaient déjà pu s'inclure dans ce poste de travail. C'est en tant que « mécanicien », plus précisément engreneur, que j'ai découvert vraiment la rudesse du métier en raison des heures qu'il fallait faire, de la poussière, du mauvais temps le cas échéant et de l'état des récoltes. Il y avait dans certains endroits des seigles charbonnés dont la poussière vous intoxiquait réellement. Si nous avions terminé un peu tard de battre, nous ne décalions que le lendemain. Il fallait donc se lever plus tôt (4 h 30 environ) pour être prêts de bonne heure. Quand nous décalions, eh bien je vous jure que de remuer toute cette poussière c'était à vomir. Impossible d'y tenir! et la seule solution était de boire un café et une bonne **goutte**!!!! Et puis tout repartait.

Dans cette période la batteuse était une **MERLIN**. Elle était équipée d'un « **chasse ballou** ». Il s'agissait de la récupération du « **ballou** » et de sa projection par un ventilateur et des tuyaux vers l'endroit où l'on voulait le stocker. Ce « ballou » servait encore à l'alimentation du bétail l'hiver. Ce « chasse ballou » émettait un gros sifflement. Il faisait aussi la joie des petits qui s'amusait à mettre la main au bout du tuyau. Les projections provoquaient un pincement auquel on ne résistait pas bien longtemps. Gare aux petits polissons qui s'aventuraient trop souvent dans les jambes des travailleurs. La rançon s'ils se

faisaient prendre était une petite séance de massage au « ballou » toujours dans la bonne humeur bien sûr. C'est vrai les saisons où j'ai été engreneur j'avais moins le temps « **d'enrager** » car il fallait surveiller le matériel.

C'était vraiment une autre affaire et la période pouvait durer plus d'un mois. Les nuits étaient relativement courtes. Je pense que 5 heures de sommeil était la moyenne. Il m'est arrivé des jours de grandes chaleurs de laisser traîner un peu trop les mains en « **engrenant** » et de sentir brusquement les fers du batteur me « caresser » ??? le bout des doigts. Je vous prie de croire que j'ai vite été rappelé à la réalité. C'était souvent à la fin de la campagne, la fatigue s'accumulant il fallait rester plus vigilant. Tous les engreneurs ont connu ce phénomène je pense.

Quand tout s'était bien passé dans la journée nous prenions le temps de vivre comme tout le monde. Il y en avait toujours un pour inventer une bêtise. La plus courante à table était de faire un chéneau avec le bord de la toile cirée sur 4 à 5 personnes d'y verser de l'eau pour qu'elle arrive au 6ème et s'étale sur ses genoux. La victime était soigneusement intéressée dans la conversation par son voisin d'en face. D'autres fois il se trouvait un « **meneutri** » qui tirait de sa poche un harmonica et c'était la **valse à Dédé de Montmartre, du gris**, et quelques tangos qui terminaient la soirée. Là, c'était « là où y avait des filles » et des jeunes. Que de complicité dans ces assemblées! les soucis la peine étaient oubliés. Oui mais ... car il y avait un OUI MAIS... Qui faisait le travail à la ferme pendant que ces messieurs étaient de leur côté à la machine? Eh bien c'étaient les épouses, nos mères bien sûr. Elles étaient mises à l'épreuve le jour du battage à la ferme mais aussi les autres jours tant que durait le passage de la machine dans le hameau. Ce n'était pas la journée de la femme mais la semaine de la femme (peut-être pas dans le même sens que actuellement ...!!!)

Le temps a passé, les modes et les outils aussi. Il nous reste ces bons souvenirs à nous qui les avons vécus. Et lorsque le foyer Rural de Ste Croix a repassé quelques images du temps où il reconstituait à TAGISET cette vie du temps passé quelle joie cela a été pour ceux qui y ont participé pour de vrai.

Tout compte fait c'était hiernon !!!!!

Une anecdote me revient. Je ne sais plus dans quelle ferme nous étions. Nous avons battu de l'orge et le **P' TIT FERNAND** changeait les grilles du **crible**. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver une vipère rouge « aspic » prise dans la grille et même pas trop déchiquetée. Là, la scène avait interrompu la rigolade. Aucun des intervenants ne s'était aperçu de rien. Et les engreneurs que nous étions n'avions rien vu ni senti et heureusement, car comment suspecter une morsure de vipère dans ces conditions de travail Brrrrrr.....

Et du **STRESS**: A cette époque, le mot ne semblait pas connu mais croyez-vous qu'il n'existait pas, certainement que si. Il est vrai que les gens du moment tellement habitués au dur travail des champs, en voie de mécanisation déjà, savaient encore prendre du bon temps. Le mot rentabilité n'avait pas tout à fait le même sens non plus que actuellement. Et pourtant des risques il y en avait partout, surtout les jours de pluie. Une des plus grandes craintes était que la meule de paille soit mouillée avant d'être terminée. La moisissure qui pouvait s'en suivre mettait en péril la qualité de la paille par la suite. Et les risques d'accidents: glissades, chutes, courroies en folies qui sautent et qui risquaient réellement de blesser les personnes travaillant tout près. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le professionnalisme, de tous ces gens qui a fait que tout se passait bien.

Et pour l'ambiance ??? : ne sommes nous pas des descendants de ces Gaulois travailleurs et ripailleurs ?????? »

Marcel Morand

GLOSSAIRE:

Tsevions : Bouts de bois

Brossard : Marque de couteau qui se repliait et que l'on pouvait mettre dans sa poche

Quénires : Nids non conventionnels où les poules pondaient, en dehors du poulailler

Ballou : Enveloppe des grains dans l'épi

Gaugé : mouillé dans les chaussures

Farces: Plaisanteries

Fouirti: Fourragères d'un bout et de l'autre d'une remorque ou char à fourrage

Fourtson : (fourchon) fourche à 2 dents

Paillis : Meule de stockage de la paille

Boarnes: orvets

Sarpents : couleuvres

Mindzi : Manger

Lépan : Lapin en patois de Varennes St Sauveur

TITAN : Tracteur de fabrication américaine

Soupe blanche : Soupe à l'oignon à l'eau et au lait mélangés

Goutte : Eau-de-vie

Y'envourtève : **Envourter** terme propre à cet incident. La moisson s'entortillait autour du batteur et se coinçait entre le contre batteur. Il fallait tout sortir à la main et en coupant au couteau. Le « Brossard » ou « l'Opinel » trouvaient encore leur place !!!!!

S F V : Marque de matériel agricole fabriqué à VIERZON (Cher)

Vandoeuvre : Marque de matériel agricole fabriqué à VANDOEUVRE (Meurthe et Moselle)

Merlin : Marque de cette machine à battre fabriquée par Ets MERLIN, on trouvait également des batteuses BRELOUX, ALAISE

Mécaniciens Engreneurs : Servants des machines

Caler, Décaler, Contrecaler : Actions qui consistaient à mettre la machine, le tracteur et la presse dans même alignement longitudinal et vertical de façon à avoir le moins de frottements ou d'usure du matériel (des roulements en particulier) et aussi un rendement maximum (**cribles**) ainsi qu'une bonne tenue des courroies

Engrener : Opération, geste qui consistait à pousser les gerbes dans la batteuse

Enrager : s'amuser

Gouillé : trou de boue (boue en patois = gouille)

Meneutri : musicien

Machine : Dans cette période désigne, la batteuse, machine à battre les céréales

Motserôs : Mâchurés, noircis: les engreneurs étaient souvent obligés d'intervenir dans les machines en action. Il nous tombait dessus de la paille, de la poussière, si bien que avec la sueur qui nous collait sur la peau nous étions un peu plus sales que les autres. Tout compte fait ce mot avait peut-être son origine dans l'utilisation de la chaudière qui se chauffait au charbon et faisait que les servants étaient souvent mâchurés.

Cribles ou vannoirs : Partie de la « machine » destinée à tamiser le grain. Animée par un mouvement de bielle elle était constituée de Grilles interchangeables dont les trous étaient sélectionnés en fonction de la céréale battue (plus fins pour le blé que pour les autres graines).

Biographie d'un enfant de Sainte-Croix, qui ressemble à celles de beaucoup d'entre nous...

« Je suis né à Sainte-Croix le 23 mars 1940 à la ferme parentale que j'occupe actuellement depuis ma retraite.

Souvent, j'ai raconté mon enfance à mes filles qui avaient peine à me croire.

Je suis le septième d'une famille de neuf enfants, sept garçons et deux filles. Mes parents étaient d'humbles agriculteurs.

Certes, ils ont été dignes de nous élever dans un milieu précaire. Ils étaient fiers de nous avoir tous guidés dans le droit chemin.

Sans vouloir les incriminer, nous avons quand même été élevés dans une grande modestie. Personnellement, j'ai toujours connu l'électricité mais pas l'eau courante.

Nous étions chichement vêtus. Nous ne connaissions pas les sous-vêtements. Nous allions à l'école en culotte courte même par les plus grands froids de l'hiver.

Pour nous y rendre, nous avions 2km800 à parcourir, à pieds, bien entendu. Chaussés de sabots qui s'enfonçaient dans les chemins boueux que nous empruntions.

A trois familles du même hameau, nous étions vingt-cinq enfants. Nos pères nous façonnaient tant bien que mal des balles d'épines de ronce qu'ils plaçaient dans les trous d'eau, « gouillots », pour nous faciliter le passage.

A six ans, lorsque j'ai commencé l'école chez Madame Moulereau, je ne connaissais pas un mot de français. Par contre, je maîtrisais parfaitement le patois qui n'a plus guère cours à l'heure actuelle.

Personnellement, j'étais un perpétuel anxieux dès mon tout jeune âge et hypersensible. A savoir qu'un matin de grand froid, ma mère m'avait fait porter des chaussettes de sport qui recouvraient mes genoux. Mais quelle ne fut pas ma surprise en arrivant dans la cour de l'école. Bon nombre d'écoliers se sont moqués de ma tenue en m'appelant « la fille ». Cette journée avait été très pénible moralement.

Inutile de vous dire que le lendemain, je ne voulais pas les remettre. Mais ma mère réussit à me convaincre de les remettre pour affronter cette nouvelle journée glaciale. Avant d'entrer dans la cour de l'école, je les avais dissimulées sous les autres socquettes que j'avais en double. Même ironie de la part des autres élèves. J'aime autant vous dire que je n'ai jamais voulu les remettre une troisième fois.

Je vous décris aussi un fait qui m'a marqué de même que les autres écoliers. Le 1^{er} octobre 1948, jour de la rentrée scolaire à 8h15, nous étions heureux de tous nous retrouver. Avant l'ouverture de la classe, nous jouions à « Jean Rit ». A savoir que nous formions une barrière en nous donnant la main. Un des écoliers fonçait dans cette chaîne. Se faisant, je me suis retrouvé au sol, le tibia gauche fracturé à la base.

Mais voilà, aucune voiture automobile pour me conduire à Louhans à la clinique Sorlin, et pas de téléphone pour aviser mes parents. De ce fait, Guy Dumont est venu les avertir avec son vélo.

De là, mon père a pris son vélo, est allé à la ferme Vuillot aux Cornets afin d'y emprunter leur petite remorque. Remorque qu'il attachait derrière sa bicyclette et me conduisit à Louhans assis dans ce moyen de locomotion.

Transport rudimentaire et je vous prie de croire que le trajet a été long. A chaque secousse de vives douleurs se faisaient ressentir au niveau de la fracture. Je me souviens qu'en arrivant à Louhans, bon nombre de personnes demandaient à mon père pourquoi j'étais dans une telle position.

Une radiographie a été pratiquée et un plâtre a été placé sur toute la longueur de ma jambe gauche, et ce pendant un mois.

Heureusement pour moi, ce plâtre m'a beaucoup soulagé pour le retour. Je ne sentais plus les secousses.

Ma scolarité s'est arrêtée à 14 ans avec le CEP en poche. De là commençait ma vie professionnelle. Quoique dès l'âge de 8 ans, comme mes autres frères durant les vacances d'été, nous allions garder les vaches chez les voisins qui n'avaient pas d'enfants pour assurer cette tâche.

Néanmoins, après quarante années de travail, j'ai bénéficié d'une retraite de la fonction publique et ce, depuis 15 ans déjà.

J'ai beaucoup parlé de moi, mais je veux aussi décrire un peu la rude vie de mes parents. Tout d'abord notre mère qui a mis neuf enfants au monde. Quelle famille, que de durs moments passés à nous élever !

Ses tâches étaient intenses. Enfants à charge, participation au travail de nourriture du bétail et travaux des champs. Puis les longues soirées à veiller pour raccommoder et laver le peu de vêtements que nous avions pour aller à l'école. Que de fois elle se couchait à minuit et plus pour se relever tôt le matin.

Quant à notre père Claude Marie, alias Gomarie, lui avait un petit privilège en jouant un peu le rôle de patriarche. Sûr qu'il était brave et courageux mais de temps à autres, il se payait du bon temps. Les jours de marchés ou de foire à Louhans, il allait avec son attelage « char à banc » tiré par « Belle », la jument. En ces lieux, il retrouvait les copains au bistro. Au lieu de rentrer tôt, il s'attardait. Et, de temps à autres, il rentrait tard la nuit, voire, une fois où je me souviens, il était plus de minuit. Heureusement que « Belle » connaissait bien le chemin. Puis, pendant ce temps là, maman Loisy inquiète attendait son retour. Mais malgré un petit canon dans le nez, il n'était jamais méchant.

Les temps ont bien changé depuis un demi-siècle...»

Jean



La famille au complet : les parents entourés de leurs neuf enfants

A Chatenay vers 1935

« Je voudrai vous parler de Chatenay. Pas le Chatenay d'aujourd'hui où sur la trentaine de familles qui habitaient le hameau en 1935 il ne reste qu'une dizaine de descendants, mais le Chatenay de 1935.

Au temps dont je veux vous parler, chaque maison logeait une famille qui souvent se composait des grands parents, des parents et des enfants. A quelque chose près, les exploitations étaient semblables : même surface, dix hectares environ, même cheptel, six ou sept « bêtes à cornes », à part Charles Genetet qui avait lui à peu près le double. Chaque domaine avait son terrain qui souvent venait des parents qui eux l'avait hérité des leurs. Tous les champs étaient bien « entretenus » : pas de ronces, pas de terrain inculte !...

Les cours étaient peuplées de couvées de poussins qui, le soir, allait se coucher dans des caisses en bois faites pour eux, couvertes de paille de maïs. Elles étaient fermées tous les soirs, sans cela les putois, belettes, fouines n'allaient pas manquer des les tuer pendant la nuit. Puis venait le moment de les mettre en cage pour les gaver de pâté de maïs blanc et de lait : au bout de quinze jours à trois semaines, ils allaient les vendre au marché à Sainte-Croix, souvent en charrette et dans une cage toute propre!...

A Chatenay, ce qui m'a toujours surpris c'est qu'il n'y avait ni café ni jeu de quilles alors qu'il y en avait dans des hameaux comme Tagiset, aux Craffes, à la Bouvatière. Il n'y avait pas non plus de maison de noble ou bourgeoise : toutes des maisons d'exploitation.

L'été, toutes ces fermes menaient leurs vaches dans deux prairies de vaine pâture : l'une dans la prairie de Chatenay au bout du hameau contre Tagiset, l'autre partie, à la prairie des Grandes Varennes située en allant au bourg. Toutes les bêtes, tous les bergers et les bergères étaient ensemble et tout allait bien...

Il y a aussi des choses qui m'interpellent : ce pré qui a le nom de « Pré du Port » ? Et ces dalles qu'en eau claire et basse on aperçoit : ne serait-ce pas un ancien passage à gué ? Avant que la retenue du moulin de Sainte-Croix soit faite, il ne devait pas avoir beaucoup d'eau à Chatenay. Il y a aussi ce puits romain qui existe. Monsieur Morey Eugène l'avait localisé dans les champs dans le bas du village. Mais il est mort avant d'avoir mis quelques gens au courant. Pour moi, Chatenay a du être assez important du temps très ancien !...

Des anecdotes sur Chatenay ? Je vais essayer de me souvenir de quelques-unes.

Au début de 1800, il y avait à Chatenay un homme du nom d'Eusèbe Dumont, tisserand de son métier : à ce moment l'on faisait beaucoup de chanvre pour les draps et tissus de toutes sortes. Cet homme devait être très populaire car trois fois par semaine, les jeunes se réunissaient chez lui pour jouer aux cartes. Parfois il y avait jusqu'à quatre jeux ! Ils n'y allaient pas pour boire, il ne faisait pas de vin ! Pas pour les filles, il n'y avait que ma grand-mère qui était mariée !... Mais après la partie l'on discutait : comme aujourd'hui, on parlait politique !... Comme ce Père Eusèbe était un peu à gauche, beaucoup de jeunes l'aimaient bien. Si je vous disais que très longtemps, les gars de Chatenay n'étaient pas de fervents chrétiens...

Il y aussi l'anecdote du Père « Tantin » dont la famille habite toujours Chatenay. Le Père Tantin était allé chercher une bonbonne de goutte dans le Jura. Sur le retour, à Frontenaud, il a fait la rencontre des gendarmes qui l'ont arrêté. Mais voilà qu'après avoir cassé sa bonbonne il a rossé les gendarmes et il est parti ! Pour rentrer à Chatenay, il lui a fallu traverser à la nage la Gizia et le Solnan qui étaient en crue au mois de novembre. Le lendemain, les « flics » recherchaient un homme d'une taille ordinaire mais d'une force extraordinaire : ils l'avaient devant eux frais comme un gardon mais sans le reconnaître car il avait rasé sa barbe qu'il avait assez longue la veille!...

On racontait aussi que parfois, le dimanche après-midi, les jeunes, tous bons nageurs, confiaient leurs habits à ceux qui n'étaient pas partants et venaient à la nage boire une bouteille à Sainte-Croix. Je suppose qu'ils s'arrêtaient bien des petits moments pour se reposer mais même : il fallait le faire !... »

Quelques photographies de cette époque...



Quelques photos d'un temps où on lavait son linge dans un baquet dehors...



...où les familles du hameaux se côtoyaient et échangeaient au détour d'un chemin...



...où les traversées du Solnan se faisaient en barque, si ce n'est à la nage.



Malgré le temps les lieux n'ont pas tellement changé sur les hauteurs de Châtenay...



...mais la Sablière est moins visible qu'autrefois...



...un autrefois dont il reste aujourd'hui quelques traces comme ce panneau sur lequel était punaisés les avis de décès. Si, comme les vieilles fermes, il disait tout ce qu'il a vu...

La Tuilerie de Chatillon

« Vers 1913/1914, mon père loua la tuilerie de Chatillon, son père travaillant au Miroir dans une tuilerie.

Tout d'abord, il fallait extraire la terre argileuse dans un champ après avoir enlevé une grande épaisseur de terre arable pour trouver l'argile. Il fallait piocher et pelleter, tout à la main naturellement, il fallait des jours et des jours pour en extraire assez pour faire une fournée de briques. Cette terre était malaxée, à la pelle, avec de l'eau pour en faire une pâte assez ferme pour la transformer en briques.

Dans des moules en fer rectangulaires, la terre était tassée (à la main naturellement, il n'y avait aucune machine), puis on enlevait le moule avec précaution. Le moule avait été bien enfariné avec du sable auparavant mais il arrivait quand même que la terre ne se décollait pas bien et c'était à refaire. La brique était posée à terre sur du sable bien nivelé dans un grand hangar bien aéré, "le séchoir". Elles étaient toutes rangées sans se toucher. Il en fallait beaucoup pour emplir le four avant de les faire cuire. Avant de les enfourner, il fallait qu'elles sèchent longtemps sous le hangar.

Ils faisaient aussi comme cela des petites tuiles. Les bords du moule n'étaient pas si hauts que pour les briques, le moule bien rempli était lissé avec une planchette pour qu'elles soient bien planes. On en voit encore sur les maisons anciennes. Sorties du moule en les posant sur le sable par terre, elles recevaient un coup de pouce d'un bout pour faire le crochet qui servirait à les attacher sur le toit. C'était très délicat à faire pour ne pas abîmer la tuile.

Vers les années 1922-1923, mon père avait acheté une machine pour mouler les briques et les "loches", genre de moellons plats avec des trous. La terre était toujours extraite à la main. Elle était lancée dans un grand entonnoir où la machine la malaxait, la poussait dans des moules sur un tapis roulant qui en contenait une longueur de quatre ou six briques (je ne me rappelle pas bien). Un fil actionné à la main les coupait et elles étaient récupérées au bout et posées sur un petit charriot pour les emmener sur le sol.

Cuisson des briques :

Les briques étaient rangées dans un grand four, conçu pour cette cuisson, en sous-sol, à côté du hangar et de la machine, rangées entrecroisées pour laisser passer la chaleur. C'était tout un savoir-faire, méticuleux, pour qu'elles tiennent sans se casser. Le four se chauffait avec des fagots de bois. Il en fallait beaucoup. Sur les fagots, ils mettaient des grosses bûches et ensuite du charbon. Il ne fallait pas qu'elles s'éteignent. Il fallait beaucoup de chaleur. Les ouvriers se relayaient tout le jour et toute la nuit pendant au moins deux à trois semaines, peut-être plus. Je ne me rappelle pas bien, j'étais encore petite et pas question d'aller autour. Il fallait beaucoup de surveillance pour qu'elles cuisent sans brûler.

La fabrication des briques et tuiles fut arrêtée vers 1929-1931. La tuilerie fut détruite vers 1947-1948. Le progrès avançant, de grandes fabriques conçoivent d'autres moellons, briques et tuiles bien plus grandes. C'était fini pour les petites tuileries.

Mon oncle, Eugène Morey, a fabriqué des tuiles à la main pour réparer le toit de l'Hôtel du Solnan vers 1944-1945. Il a fait une maquette de toute la tuilerie vraiment bien reproduite. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Monsieur Henri Bessard, son gendre, doit le savoir.

A la lecture du récit « Sainte-Croix, il y a 60ans », j'aimerais ajouter quelques lignes. Je mettrai : « Sainte-Croix, il y a 80ans ». Tout ce qui est écrit est très bien, mais 20ans avant il y avait encore beaucoup de changements. Comme je suis née à Chatillon en 1918, ça m'a fait plaisir de lire Muguette. J'ai omis de dire qu'en plus de la tuilerie, mes parents travaillaient aussi à la ferme.

Le premier bâtiment qu'elle décrit vétuste était une étable de mes parents. Il y avait deux fermiers en ce temps là. Nous habitions la moitié du bâtiment d'habitation côté nord en arrivant.

Je vais commencer par la traite, à la main bien sûr, mais nous n'avions pas d'écrémeuse. Ma mère mettait le lait chaud dans des grandes jattes en terre que l'on ne touchait pas avant que la crème soit montée au-dessus. Elles étaient rangées par terre, au frais, dans une petite chambre exprès. Au bout d'environ deux jours, on écrémait, on enlevait la crème avec une écumoire que l'on mettait dans un grand pot (''crémière'') en attendant que l'on baratte pour faire le beurre.

Pour les foins, nous n'avions pas de faucheuse. L'ouvrier (mon père étant blessé de guerre, il ne pouvait pas faire grand-chose, je l'ai toujours vu marcher avec une canne), l'ouvrier, donc, partait au jour faucher à la main, au rythme régulier de sa faux. Ca devait être très fatigant (le foin coupait mieux à la rosée). Il s'arrêtait avant midi. Je lui portais à déjeuner vers huit heures.

Moisson :

Elle était coupée aussi à la faux. Ma mère suivait avec une faucille. Elle rejoignait les plantes contre elle, un bras en-dessous pour les soutenir. Quand la gerbe était assez grosse, elle la portait sur un lien que les enfants avaient posé à côté. Même les femmes liaient les gerbes. J'en ai liées la plus grande partie de ma vie, même quand on a eu une faucheuse. La batteuse s'amenait avec deux paires de bœufs. Les chemins pleins de boue, ils enfonçaient et avaient bien du mal pour tirer. Pour le repas, chez nous, il n'y avait jamais de poulet. Même les derniers battages bien plus tard, il n'y avait pas de poulet. C'était du luxe, on avait besoin de leur prix de vente.

Vers 1929, j'avais 11ans, mes parents ont eu leur première faucheuse tirée par un cheval, avec un appareil pour faire les gerbes de moisson. Elles tombaient une par une : il fallait les détourner et mettre sur les liens jusqu'en 1955 avec l'achat d'une moissonneuse-lieuse tirée par un tracteur. C'était déjà bien mais pénible aussi. Quel soulagement à l'arrivée des moissonneuses-batteuses. »

Andrée Pageaut

Le dernier poilu vient de décéder

« Nous venons de passer dans « l'Histoire », en ce qui concerne la vie de cette époque. Pourtant, si elle nous semble si éloignée, elle est encore proche ; proche, pour beaucoup d'entre nous qui ont le visage affectueux d'un grand père ou d'un père à mettre sur ces vies ; éloignée, car ce n'est qu'à travers la collecte de nos témoignages que nous pouvons les imaginer dans leur époque.

Mon grand père ne racontait pas sa vie. Beaucoup sont ainsi ; la vie dure et les souffrances se subissent, s'intériorisent. Nos peurs enfouies nous rendent muets et notre part animale d'instinct et de survie nous aide sans doute à traverser les épreuves. Je regrette maintenant de ne pas avoir su poser les bonnes questions lorsqu'il en était encore temps.

J'ai envie de laisser à l'association d'Artagnan un modeste témoignage « de la vie avant nous », et nous laisser, peut être, un peu méditatifs sur ce que nous sommes aujourd'hui.

Les frères de mon grand père commencent la série des photos de conscrits de Sainte Croix ; Symbole ?...Laisser une trace de ce qu'ils venaient de vivre, juste après la guerre ? Honneur, famille, patrie...fixer à jamais, à travers la cohésion d'un groupe, le sentiment du devoir accompli pour la Nation...

On y voit Jules Charbouillot, l'aîné, né en 1894, sur la photo de son frère Hippolyte, né en 1898, et enfin Lucien mon grand père, le benjamin, né avec le siècle en 1900.

Mes arrières grands parents, dans leur ferme des Piquets, et dans le contexte de l'époque, étaient certainement très fiers de leur progéniture : une fille Amélie, née en 1896, pour aider aux travaux ménagers, et trois beaux garçons, de futurs bons bras musclés, pour travailler la ferme, dans le futur, retransmettre l'exploitation, et le nom aussi.

insi, en ce début de siècle, en 1900, tout semblait en ordre.....

L'arrière grand père Claude Marie Jules n'avait pas eu la vie facile !

Né lui même aux Piguets, il perdit sa mère à dix sept ans seulement. Il aida son père à élever ses sept jeunes frères et sœurs.... Il était, disait- on, vif comme la poudre. Ceci explique peut être cela, il éleva ses propres enfants de façon très spartiate, comme il l'avait été certainement lui-même.

Sur les quelques traces des conversations familiales de mon grand père avec ses frères, évoquant leurs souvenirs d'enfance ; on ne trouve pas les préoccupations actuelles appelées « épanouissement » « éducation ». D'ailleurs, les enfants mangeaient avec les valets : lorsque le grand valet se levait et faisait claquer son couteau avant de le mettre en poche, c'était le signal de la fin du repas, tant pis pour les retardataires. Les parents mangeaient à part, s'offrant un café le dimanche. On communiquait par le travail.

Les soucis d'adolescence sont une préoccupation née de notre vie actuelle. Tout était réglé sur place, en vase clos. Seul comptait le travail, la discipline, l'importance de fonder une famille, se conformer à la religion. Chaque dimanche, dans la voiture à cheval, l'arrière grand-père emmenait à la messe tous ceux qui le désiraient, famille ou valets. Cette sortie permettait de côtoyer ainsi les gens du village et d'apprendre « les nouvelles ».

L'éloignement du bourg était un handicap pour s'exprimer socialement et la marche à pied restait encore le meilleur moyen de locomotion. Mon grand-père, lui, allait à l'école, au bourg, seulement l'hiver ; l'été, il « gardait les vaches », ou aidait aux travaux des champs. Les vaches paissaient dans les prés communaux, ouverts ; il fallait donc veiller à ce qu'elles ne se sauvent pas dans les champs moissonnés ; c'était un travail parfait pour les enfants.

Il « n'aimait pas l'école » ; je peux le comprendre ; comment s'intéresser à quelque chose de discontinu...son plaisir était de retrouver les copains. Il faisait plusieurs kilomètres à pied, à travers bois et champs, sur les chemins verglacés, ou dans la boue collée aux sabots. Parfois elle remontait par dessus, quand le pied s'aventurait sur le bord glissant d'une ornière fraîchement remplie. Malgré tout, il apprit à lire, à compter, et ce peu lui a bien servi, lorsque, quelques décennies plus tard, il a dû correspondre avec nous, le téléphone n'étant pas encore installé dans chaque maison !

La guerre allait tout bouleverser...

En 1914, lorsqu'elle éclata, beaucoup de monde travaillait sur la ferme des Piquets. Deux familles s'y côtoyaient: les Charbouillot et les Buchaillard. Il y avait sept valets permanents.

Mes grands oncles étaient respectivement âgés de vingt et seize ans. Ils furent mobilisés tour à tour. Mon grand-père, quatorze ans, resta avec les femmes, les valets les plus âgés, le père qui venait de recevoir un coup de pied de cheval. La blessure était invalidante,

Encore adolescent, peu charpenté, mon grand -père dû faire tourner la ferme. Quelques champs restèrent en friches par la force des choses.

Cela dura quatre ans. « Je n'ai pas eu de jeunesse...il n'y avait pas d'amusements, pas de fêtes...on mangeait mal...les œufs, il fallait les vendre,...de temps en temps seulement un gâteau...pour une grande occasion...des fois, j'ai eu si froid la nuit, que j'emmenais mon matelas dans l'écurie...quand il ne nous pleuvait pas dans le dos, il fallait aller la chercher au puits...j'avais des engelures...sous mes sabots, la margelle glacée glissait... »

Je sais ce que sont les engelures ; petite, j'en avais eu moi aussi, avant le chauffage central ; qui n'en a pas souffert, ne peut pas comprendre cette sorte d'inflammation des extrémités qui gonflent et démangent perpétuellement.

Seul le silence qui suivait ces évocations pouvait transmettre l'émotion qui transperçait dans ces souvenirs. Et moi, je n'ai pas su, à l'époque, les pousser à faire surface ! Comme je le regrette maintenant.

Nos poilus étaient de la terre, leur résistance physique vient de là, leurs valeurs morales d'obéissance aussi. Bien sur, aux Piquets, la mort n'éclatait pas sur les têtes ; c'était le silence calme de la nature et des animaux qui poursuivaient naturellement leur vie, il y avait aussi de quoi se laver et manger.

Mon grand-père s'est estimé chanceux de ne pas avoir été appelé. Né en septembre, Cela s'est arrêté juste avant lui !

En 1918, quatre ans plus tard, la vie reprit au pays. Grand-père, très motivé, pu aller, à pied toujours, aux fêtes de Sainte Croix, Montpont, Varennes .

Jules et Amélie se marièrent. Jules partit dans une ferme à Chatenay, Amélie s'installa avec son mari sabotier au bourg.

A la ferme, mon grand père était devenu plus costaud et les valets étaient revenus. Par contre, Hyppolite fut grand blessé de guerre. Coupé en deux au ventre, par un obus, il dû son salut au talent d'un jeune chirurgien ; avec qui il resta en relation toute sa vie. Quelques années plus tard, on lui donna un emploi protégé ; en attendant, ayant gardé une force légendaire dans les bras, il aidait aux travaux qu'il pouvait faire.

En 1920, deux ans plus tard, à son tour mon grand-père fut appelé sous les drapeaux, pour la conscription. Grenoble ! L'expédition ! Le bout du monde ! Un grand souvenir! Il en parla toute sa vie !...

Je comprends que nos poilus, expédiés loin de leur contrée, aient perdu leurs repères. Il y resta deux ans, c'était le tarif de l'époque !deux années pendant lesquelles...

Le père décéda, à cinquante cinq ans, des suites de sa vieille blessure de coup de pied de cheval, suivi de près de la mère, cinquante ans, au cours de l'opération d'un fibrome.

A son retour, les parents étaient disparus ; les frères et sœur décidèrent alors de vendre la ferme. La famille Buchaillard, déjà sur place, acheta leur part, mettant ainsi un terme à presque cent ans de partage, de complicité, bref de cohabitation Charbouillot- Buchaillard !

Si la guerre n'avait pas eu lieu..... ?

Mon grand-père et son frère s'entraidèrent et s'installèrent dans une petite ferme à Ratte, l'un hébergeant, l'autre faisant les gros travaux. Ils se marièrent, « le Polite » d'abord, « le Lucien » ensuite. Chacun partit de son côté : « le Polite » obtint l'emploi de concierge à la sous préfecture où il resta jusqu'à la retraite, « le Lucien » prit une ferme à Savigny en reverbmont.

Et ...20 ans plus tard.....

La seconde guerre éclata. Cette fois ci, il fut mobilisé.

Il raconta qu'ils étaient en garnison, complètement désorganisés, sans rien à faire, avec des ordres contradictoires. C'était le début de la guerre. On leur avait distribué des armes, mais pas à tous, d'autres en avaient sans munitions, et d'autres encore avec des munitions qui ne correspondaient pas ! Lorsqu'ils durent se défendre, ils furent vite faits prisonniers.

Il fut placé dans une ferme en Allemagne. La maturité lui avait forgé de bons bras ...et il refit, contraint et forcé, ce qu'il avait fait vingt ans plus tôt ! Avant, il travaillait pour suppléer les Français, en guerre au front, contre les Allemands, maintenant, il suppléait les Allemands, en guerre au front, contre les Français !

Il comprit que ses patrons n'adhéraient pas à la guerre, mais observait qu'ils se retenaient bien de l'exprimer. Ils étaient « sympas » avec lui. L'un des leurs, prisonnier durant la guerre précédente, avait été bien traité. Régulièrement il devait rejoindre le camp.

Un jour il apprit qu'il était question de démobiliser les combattants de 14-18. Catastrophe ! A un mois près, ce qui avait été une chance devenait une grande déception !

Le désir de s'évader fut le plus fort. Il prit de gros risques. Aidé des copains, il entreprit de falsifier son livret militaire, en fabriquant un faux tampon avec une pomme de terre. A l'époque, un coup de tampon un peu empâté ne ressemblait pas tout à fait au même coup de tampon du voisin...Ils ont misé là-dessus.

Le jour où, les jambes tremblantes dans le rang, vint son tour de présenter le livret, il lui fallut faire bonne mine ! Cela passa ! Inutile de dire que, jusqu'à son arrivée à Savigny, il continua d'être en alerte, surtout, lorsqu'ils furent retardés assez longtemps à Dijon, pour être déparasités.

Et pendant ce temps... ma grand' mère et ma mère s'occupaient de la ferme...comme les femmes l'avaient fait vingt ans plus tôt ! Mon grand oncle Polite venait lui donner des coups de main dans les grands moments.

L' « Histoire » se répète,...sauf, que ma grand' mère tenait à ce que sa fille « ne manque pas l'école ».Elle estimait que c'était important, sauf aussi que, progrès agréable... elle avait pu joindre, une fois, des photos de la famille et de la ferme, prises « avec l'appareil photo de la cousine » au courrier envoyé, une fois par mois, aux prisonniers,

Au retour du Lucien... la guerre n'était pas encore finie... Lorsqu'elle fut enfin terminée, quelques années après, j'arrivais... Et ma grand' mère s'en alla...

Dans ces toutes premières années du siècle présent, j'ai envoyé, à maman, une carte postale de l'apothicaire des Hospices de Beaune : elle représentait un pot de noix vomique....le nom me paraissait exotique. A mon retour, elle me dit ; « je sais ce que c'est. Le pépé en mettait sur les tas de fumiers, pendant la guerre .Les corbeaux en mangeaient, mouraient foudroyés en régurgitant. On les plumait et on les mangeait ! »

C'est à partir de ce récit hallucinant que j'ai eu envie de savoir et de garder « ce qui était la vie avant nous »... ..il y a cent ans déjà.....ou cent ans seulement... ?
... deux guerres... c'était mon pépé...il est décédé en 1986... »

Josiane Paris



Lucien, conscrit en 1920, appelé au régiment du génie à Grenoble. En groupe, avec leur capote (leur manteau) seul, en tenue de couleur bleu horizon avec les bandes molletières (bandes enroulées autour des jambes) comme il en reportera plus tard en 1939.



En 1939, il fut mobilisé pour « défendre la trouée de Belfort ». Nommé clairon pour sonner le réveil et la soupe, lui qui n'avait jamais touché un instrument de sa vie et occupé toute la journée avec ses autres compagnons à faire du jardin, ils se demandaient ce qu'ils faisaient là.

Les gradés n'avaient pas d'ordre, ils n'avaient pas de munitions, ou pas celles qui convenaient aux fusils. Sur le plan vestimentaire, c'est pareil : les uns avaient déjà la tenue kaki avec bottes (l'infirmier sur la photo de droite). Lucien avait encore la tenue bleu horizon de la précédente guerre, d'autres avaient, selon son témoignage, un peu des deux.

Lorsque quelques mois plus tard, la France fut envahie par une armée entraînée, ils n'avaient aucune défense et furent prisonniers très rapidement.



Pour garder le moral du prisonnier : sa femme et sa fille, également la voiture qu'il avait en partie fabriquée.



Photo de l'habitation, prise avec « le premier appareil photo de la cousine » : l'entrée, son perron et sa petite vigne, à droite, la porte de l'écurie du cheval adoré.



Hippolyte, très médaillé après l'exploit de son chirurgien. Il décèdera à 67ans.



La fratrie en 1979 : Jules l'aîné, à gauche, 85ans, Amélie 83ans et Lucien 79 ans.

■ Savigny-en-Revermont

Carnet de deuil. — Mercredi 26 novembre à dix heures, ont été célébrées les obsèques religieuses de M. Lucien Charbouillot, retraité agricole, demeurant au hameau des Claiés ; décédé dans sa 86^e année, après un assez long séjour dans un établissement hospitalier. Veu夫 depuis de nombreuses années ; père d'une fille mariée dans la région parisienne ; M. Charbouillot, vivait seul dans sa petite maison.

Ancien combattant il a été fait prisonnier cinq années en Allemagne. *eh! non! 3 ans*

Rentré dans ses foyers, il reprend son exploitation agricole ; mais bientôt, son épouse décède dans sa 46^e année, le laissant seul avec sa fille.

Membres de l'Association communale des A.C.P.G. et C.A.T.M. depuis sa création ; il en fut le porte-drapeau durant de nombreuses années ; seul, son état de santé l'oblige à abandonner cette fonction dont il était très fier ; d'ailleurs par arrêté ministériel du 24 juin 1981 ; le diplôme d'honneur lui fut décerné par le président de l'association, au cours d'une petite cérémonie organisée à cet effet.

A la suite de la cérémonie funèbre, sur le parvis de l'église, devant le cercueil recouvert du drapeau tricolore, en présence du maire, M. Jean Desplace, les anciens combattants et de nombreuses personnes de la commune et des environs ; le président Emile Clerc, dans ces paroles émouvantes prononça l'éloge funèbre de M. Charbouillot, qui sera inhumé à Sainte-Croix, son lieu de naissance.

En cette pénible circonstance nous présentons à sa fille, à son gendre, à ses petits-enfants ainsi qu'à tous les membres de sa famille, nos plus sincères condoléances.

Parmi les gerbes et plaquettes souvenir, on remarquait, celle de l'association des A.C.P.G. et C.A.T.M. et celle du club du « Vieux-Chêne » dont M. Charbouillot, faisait partie depuis sa formation.

Aux obsèques de M. Hippolyte CHARBOUILLO

Voici le texte du discours prononcé par M^r Paul Gaudillière, président de l'Association locale des Anciens Combattants :

Au nom de l'Association des Anciens Combattants de Louhans, dont il était vice-président, au nom des Médailleurs Militaires et des Membres de la Légion d'Honneur, j'apporte un dernier hommage à notre camarade Hippolyte Charbouillot.

Après une enfance heureuse et laborieuse passée à Sainte-Croix, où ses parents exploitaient le domaine des Piguets, vint la guerre de 1914... Mobilisé en mai 1917, à l'âge de 19 ans, il rejoignit à Langres le dépôt du 10^e B.C.P. à la caserne Carteret-Trécour, puis à la fin de la même année le dépôt divisionnaire du 21^e Corps, à proximité du front, à Noyon.

Lorsqu'arrivent le mois de mai 1918 et les grandes attaques allemandes, le dépôt divisionnaire quitte Noyon par la route pour Troyes, fournissant des renforts aux unités les plus éprouvées du Corps d'Armée. Hippolyte Charbouillot est alors envoyé au 18^e B.C.P. et c'est peu après le baptême du feu.

Le 12 juillet, le bataillon monte en ligne dans le secteur d'Épernay. Il relève les Américains à la lisière d'un bois et part à l'attaque sous un bombardement d'obus à gaz, franchis un réseau de barbelés, descend une vallée, traverse un cours d'eau et s'empare d'une crête. Une pluie torrentielle calme l'artillerie adverse et permet de se terrer.

Puis, les troupes américaines s'emparent de Château-Thierry et l'offensive se poursuit les 21, 22 et 23 juillet en direction de Fismes.

L'armée américaine pénètre dans Fismes après de violents combats tandis que le 18^e B. C. P. est placé en soutien, exposé aux bombardements sur les arrières.

Le 7 août enfin, vers 4 heures de l'après-midi, l'artillerie allemande pilonne avec du 105 autrichien... Un obus éclate à proximité d'Hippolyte Charbouillot, le projetant en l'air et lui causant d'atroces brûlures. Un buisson amortit heureusement sa chute, et lui évite de retomber plus bas dans un ravin... Il est le seul survivant de son escouade mais dans quel état ! Des chasseurs de sa compagnie s'empressent de l'emporter jusqu'au poste des brancardiers. Là dans un abri souterrain, un médecin-major lui fait un pansement immense et sommaire, et le fait évacuer sur Château-Thierry en disant : « ce n'a pas d'importance, il n'arrivera pas jusque là-bas... »

Hippolyte réalise pour la première fois combien son existence est précaire et comme il a peu de chances de survivre.

Arrivé à l'ambulance de Dormans, il eût la chance d'être accueilli par un chirurgien éminent et immédiatement installé sur la

table d'opérations. « La plaie dira le Dr Braine, dans son rapport à l'Académie de Chirurgie, était éroyable. Elle intéressait la face convexe du foie, la coupole droite du diaphragme, la plèvre le poumon droit. Le péricard était largement béant avec vaste perte de substance de sa paroi antérieure, le cœur battait dans la plaie, exposant son ventricule droit. Des multiples fragments de papiers mélangés à des débris végétaux se trouvaient éparpillés dans les diverticules de la cavité péricardique. Enfin Charbouillot avait une plaie à l'avant-bras gauche ».

Au cours d'une longue opération le praticien opéra méticuleusement et notre blessé dut rester 7 heures dans le sommeil artificiel.

Le docteur Braine s'est souvenir toute sa vie avec émotion de la docilité et du cran de ce grand blessé pendant les deux mois qu'il passa près de lui entre la vie et la mort. C'est sur son lit d'hôpital qu'Hippolyte Charbouillot reçut un jour d'un général la médaille militaire.

En juin 1919, il était rendu à la vie civile et avec le même courage, il se remit au travail. Il cultivait un petit domaine à Sainte-Croix, au hameau des Fuisses, où n'aboutissait alors qu'un chemin de terre, près des bois...

Les fatigues énormes qu'entraînaient pour lui les travaux de champs l'obligèrent à quitter à regret la campagne pour venir à Louhans. Après diverses occupations, il fut choisi par M. Fontgarnand, président du tribunal civil de Louhans comme concierge du tribunal. Il remplit ses fonctions avec ponctualité jusqu'en mai 1963, époque à laquelle il prit sa retraite. En 1939, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Membre des Associations d'A.C. et de Médailleurs Militaires, il n'a cessé d'apporter dans les réunions et dans les Congrès son entraînement et sa bonne humeur, sa franchise et son amitié sincère. Il était sympathique à tous.

Il y a six mois, il subissait une grave opération, d'ordinaire bénigne. Les mois se succédèrent avec des alternatives d'espoir de guérison et de dures souffrances. Il se trouva à nouveau entre la vie et la mort. Il le savait et fit preuve d'un immense courage. Malgré tous les soins et les médicaments dont il était entouré, on ne put empêcher le mal d'achever son œuvre. Tous ses parents, ses proches voisins, ses amis partageaient sa peine et souffraient de le voir souffrir.

Hippolyte Charbouillot a été toute sa vie un brave, un exemple de courage. Sa famille et ses camarades peuvent être fiers de lui.

Maintenant il a achevé de souffrir. Il est dans la Lumière et la Paix !

Mon cher Hippolyte : Adieu !

Coupures de presse concernant le décès de Lucien et Hippolyte Charbouillot

Sainte-Croix il y a 100ans... vu par les journaux

Comme l'année dernière, jetons un petit coup d'œil sur les évènements qui ont pu marqué les habitants de Sainte-Croix-en-Bresse il y a tout juste cent ans à travers différents organes de presse locaux. Elections municipales, fête patronale, chiens écrasés en tous genres..., tout cela n'a finalement pas tellement changé...

79^e année

JOURNAL DE LOUHANS

1908

5 centimes le numéro

**Organe Républicain de l'Arrondissement,
paraissant le mercredi et le samedi**

et publiant les annonces judiciaires de l'Arrondissement

N° 3 - 8 janvier 1908

Une conférence publique et contradictoire aura lieu à Ste-Croix chez M. L. Gallet, au bourg le dimanche 9 février prochain.

Le citoyen Charles Cencelme, ingénieur agronome, traitera le sujet suivant :

L'enseignement laïc. Ce qu'il doit être.

Réformes fiscales et agricoles.

L'arbitrage international

Tous les républicains de la région sont instamment priés d'assister à cette manifestation démocratique.

**

N° 9 - 29 janvier 1908

Une assemblée générale du Comité Républicain de Sainte-Croix a eu lieu dimanche 19 janvier dernier.

Au début de la réunion à laquelle étaient présents presque tous les membres, il a été procédé à l'admission de nouveaux adhérents. Puis, le trésorier a donné lecture de la situation financière de la Société, après quoi la parole a été donnée à M. Michaud, conseiller municipal.

Celui-ci a traité deux questions relatives aux allocations faites aux pauvres et à la création d'une école mixte au hameau de Tagiset. Ses explications sur des améliorations essentiellement démocratiques ont été attentivement suivies.

Avant de lever la séance, le président du comité a tenu à remercier les membres d'être venus aussi nombreux à cette réunion et les a invités à propager de plus en plus

autour d'eux les idées républicaines.

Rendez-vous leur a été donné au 9 février, à l'occasion de la conférence de M Cencelme.

**

N° 55 - 8 juillet 1908

La Société mutuelle scolaire communale vient de recevoir une subvention de l'Etat de 82 francs.

Cette Société est dans une situation très prospère. En 1907, elle a versé 6 francs sur le livret de retraite de chaque sociétaire. La subvention de l'Etat lui permet de verser 7 francs en 1908, tous frais de médecin et de pharmacien payés.

L'association comprend 47 membres participants et 25 membres honoraires.

**

N° 60 - 25 juillet 1908

Le sieur X, jardinier à Sainte-Croix, ayant été surpris par sa femme en gente compagnie, reçut de celle-ci, qui avait en ce moment un fouet en mains, une magistrale correction dont profita sa rivale.

**

N° 70 - 29 août 1908

Le jeune Bernard, âgé de 10 ans, conduisait deux bœufs attelés à une herse, lorsque les deux animaux s'étant emballés, il fut renversé à terre.

La herse lui passa sur le corps, lui faisant de nombreuses blessures et lui cassant une jambe.

**

N° 75 - 16 septembre 1908

Dimanche soir, des gens mal intentionnés ayant déposé de grosses pierres

sur le milieu de la route, ont provoqué la chute de plusieurs bicyclistes qui rentraient ensemble de la fête de Montpont.

L'un de ces derniers a une épaule brisée et d'autres se sont fait diverses contusions qui pouvaient être graves.

Il est difficile d'excuser de telles mœurs.

**

N° 76 - 19 septembre 1908

Foire du 14 septembre – Bœufs amenés 24, vendus de 36 à 42 francs les 50 kg. 30 taureaux, la paire 500 francs ; 100 vaches, de 200 à 350 francs pièce ; 15 bouvillons de 150 à 180 francs ; 150 cochons gras de 60 à 61 francs les 50 kg ; 200 petits cochons vendus 100 francs les 50 kg.

**

N° 96 - 28 novembre 1908

Voici les cours pratiqués à la foire du 24 courant : bœufs de travail, 400 à 700 francs la paire ; taureaux, 360 à 500 francs la paire ; bœufs 39 à 42 francs ; vaches laitières, 180 à 250 francs pièce ; veaux de boucherie, 55 à 60 francs le quintal ; moutons, 48 à 50 francs le quintal ; porcs gras, 50 à 53 francs le quintal ; laitons, en baisse, 25 à 35 francs l'un ; nourains, 50 à 70 francs l'un ; truies pleines, 110 à 180 francs pièce ; truies maigres, 80 à 100 francs pièce. Foire très importante, transactions faciles.

**

N° 102 - 19 décembre 1908

A l'occasion de son mariage, M. Courville, de Louhans, a versé à la caisse des écoles de Sainte-Croix la somme de 10 francs.

Pour les enfants pauvres, merci.

Journal Radical-socialiste de l'Arrondissement, paraissant les Mardi, Jeudi & Samedi

Directeur-Rédacteur : Maurice PELARDY

Administration & Rédaction, Rue des Dôdanes, LOUHANS

Dimanche 19 Janvier 1908 (n° 4010) - Chasse à l'homme-

Jeudi vers 10 H ½ du soir, un certain nombre de jeunes gens aperçurent un individu qui était occupé à fracturer la fenêtre de la boulangerie Prost. Notre homme les vit à son tour et prit la fuite. C'est alors que commença une véritable chasse à l'homme, qui ne tarda pas à amener la découverte du voleur dans la cour de M. Galet, aubergiste. Notre cambrioleur fut de suite mené devant l'adjoint au Maire qui le fit conduire à la gendarmerie. Nous serions en présence d'un nommé Charles Gabriel, âgé de 29 ans, forgeron, originaire de Saint Christophe en Bresse. Après avoir été interrogé, il fut transféré devant Monsieur le Procureur de la République qui l'a fait incarcérer à la maison d'arrêt de Louhans.

Cet individu, qui a été trouvé porteur de deux montres et d'un outillage complet de cambrioleur, a déjà un casier judiciaire orné de quatre condamnations pour vol et pourrait être l'auteur de ceux commis

dernièrement au préjudice plusieurs industriels et commerçants de Saint Germain du Plain, Montret, Branges, Cuisery et Bantanges.

26 Janvier 1908 (n° 4013) -

Réunion du Comité Républicain – Le dimanche 12 courant a eu lieu la réunion du Comité Républicain de Sainte Croix.

Presque tous les membres étaient présents.

Après avoir procédé à l'admission de nouveaux membres, le trésorier a rendu compte des recettes et des dépenses et sur la demande du président, la parole a été donnée au citoyen Michaud, Conseiller Municipal à Sainte Croix pour traiter les deux questions suivantes : allocation faite aux pauvres ; création d'une école mixte au Hameau de Tagiset.

Le citoyen Michaud a fait ressortir que dans la commune, beaucoup de pauvres ne recevaient pas ce qu'ils devaient avoir et que le fait de résider depuis peu de temps dans une commune ne doit pas

être une raison pour mourir de faim.

De plus, il a ajouté que l'allocation faite aux pauvres ne devait pas être une récompense électorale.

A propos de la deuxième question, il a montré que beaucoup d'enfants de 4 à 7ans, qui devraient aller à l'école, ne pourraient pas faire des 6 à 10 km pour se rendre au bourg de Sainte Croix, et que par conséquent, si l'on ne veut pas laisser les gens dans l'ignorance, il était nécessaire de faire construire dans toutes les communes environnantes une école dans l'endroit le plus favorable de la commune.

Le citoyen Michaud a été très applaudi.

Le président a ensuite remercié les membres du Comité d'être venu en si grand nombre, et surtout les nouveaux adhérents. Il a terminé en les priant de propager de plus en plus les idées républicaines, et rendez-vous a été donné pour le dimanche 9 février à l'occasion de la conférence du citoyen Charles Censelme.

Vendredi 21 Février 1908 (n° 4024) – On nous a écrit :

Théâtre de Sainte Croix – Dimanche 16 Février, au presbytère de Sainte Croix, a eu lieu une grande et belle représentation.

Quelques spectateurs, pris surtout parmi la jeunesse du pays, ont beaucoup applaudi les acteurs, auteurs et musiciens.

Voilà bien que se réalise tout ce que nos bons curés ont annoncé lors des inventaires. A ce moment, ils criaient bien haut « on nous prend nos églises, nos presbytères et bientôt ces immeubles deviendront des salles de danse, de théâtre, peut être autre chose » Eh bien pour une fois, ils avaient dit vrai. Le presbytère de Sainte Croix est transformé tour à tour en auberge où presque chaque soir les jeunes, très jeunes du pays vont prendre leur café à 0Fr10, en salle de théâtre où les mêmes vont applaudir un comédie ou une valse joués de mains de maître. Oui, nos bons curés avaient dit vrai, toutefois une différence existe ; d'après eux, c'étaient les républicains, les rouges comme on dit à Sainte Croix qui devaient faire ces transformations, et aujourd'hui ce sont les curés eux-mêmes qui font des locaux pieux des salles de plaisirs, où l'on boit, chante et rie.

Vous croyez peut-être lecteurs, que dans ces réunions le maître de céans donne le bon exemple et de bons conseils. Jugez en par la courte et authentique histoire que je vais vous narrer.

Vous savez que le 9 février courant, nous avons eu le plaisir d'entendre le citoyen Censelme dans une conférence des plus intéressantes. Les paroles de l'orateur avaient à juste titre charmé tous les auditeurs et un jeune homme de Châtenay, qui avait assisté à la réunion, manifestait dans la soirée le plaisir qu'il avait éprouvé à entendre parler le citoyen Censelme.

Etant sorti du café, notre jeune républicain fut assailli et roué de coups par quatre vauriens, habitués des réunions du presbytère, et imbu des doctrines réactionnaires.

Je n'insisterai pas davantage, au simple fait suffit amplement à juger une fois de tous ces partisans de l'inquisition, sans cesse bafoués et se redressant toujours.

Un radical socialiste

Vendredi 6 Mars 1908 (n° 4030) – Accident – Aujourd'hui à 7h du matin, Monsieur Colin âgé de 60 ans, du hameau de Châtenay, commune de

Sainte Croix, allant chercher de l'eau à une mare a été pris d'un étourdissement et est tombé à l'eau.

Quand on s'en est aperçu, il était trop tard, on n'a retiré qu'un cadavre.

Mercredi 8 Avril 1908 (n° 4041) – Mariage civil de Monsieur Félix Gallet, négociant en vin à Sainte Croix, avec Mademoiselle Alice Couchoux de la même commune. ; Nous adressons nos vœux de bonheur aux jeunes époux.

Dimanche 19 Avril 1908 (n° 4049) – Avis : La foire du 4 Mai tombant le même jour que celle de Louhans, se tiendra le samedi 2 Mai..

Le Maire Maréchal

Dimanche 3 Mai 1908 (n° 4055) – Tribune Publique - Nous recevons avec prière d'insérer : M. le correspondant de l'Echo du Louhannais. J'ai lu dans votre numéro du 1^{er} Mai 1908, un article visant le gros du coin, ventru et bouffi. Bien qu'à Sainte Croix, nous soyons deux, profitant des mêmes avantages, je me suis néanmoins reconnu visé, l'autre gros du coin,

ventru et bouffi faisant parti de l'A.L Impopulaire alors que je fais parti du Comité Radical Socialiste de Sainte Croix. Au lieu de calomnier vos compatriotes, au moins aussi honnêtes que vous, vous feriez bien mieux de vous occuper de votre élection à cette place de Conseiller municipal dont vous êtes si jaloux. Ne soyez donc pas si inquiet, je ne suis pas candidat, et n'ai pas l'intention d'être votre adversaire. Je n'insisterai du reste pas davantage, laissant aux électeurs le soin de juger vos procédés.

Loisy – Sainte Croix

Mercredi 6 Mai 1908 (n° 4056) – Elections Municipales – Ville de Louhans – Liste... etc...
A Sainte Croix, la liste progressiste est élue.

Ladite liste sera retranscrite intégralement en fin de numéro.

Dimanche 21 Juin 1908 (n° 4075) – Fauchaison – La fauchaison dans les prairies banales de Sainte Croix commencera le 22 courant et le droit de vaine pâture ne pourra s'y exercer avant le complet enlèvement des foins, qui

devra être terminé le 10 Juillet.

Dimanche 12 Juillet 1908 (n° 4084) – Incendie – Un incendie s'est déclaré jeudi vers 3 H du soir, dans une ferme sise non loin de la gare. Le feu a pris naissance dans un bâtiment contigu aux tects à porcs. Les flammes allaient déjà envahir toute la maison, lorsque le tocsin se mit à sonner. Bientôt l'incendie fut arrêté grâce à la multitude de gens accourus ; Les causes de cet incendie, qui aurait pu prendre de grandes proportions, sont inconnues. Les personnes sont couvertes par une assurance ;

Dimanche 26 Juillet 1908 (n° 4090) – La fête patronale de Sainte Croix du 14 Septembre est renvoyée au Dimanche 20 Septembre et se continuera le lundi 21. Il est désormais établi que cette fête aura toujours lieu le dimanche après la foire du 14 Septembre. PROGRAMME DE LA FETE. Dimanche 20 , annonce de la fête par des Salves d'Artillerie ; Pavoisement des édifices communaux et du bourg ; café-concert, théâtre de guignols, chevaux de bois, loteries, tirs, etc....

Lundi 21 – A 2 H du soir, courses de bicyclettes entre coureurs de l'arrondissement . L'engagement est de 1Fr et les 4 coureurs devront se faire inscrire au moins 8 jours à l'avance au secrétariat de la Mairie de Sainte Croix ;
1^{er} prix, 20Frs ; 2^{ème} prix : 14Frs ; 3^{ème} prix : 10Frs ; 4^{ème} prix : 5 Frs.
Parcours : 30 Km environ.
A 3h30, au centre du bourg, course de lenteur (prix divers)
A 4h, jeux pour les enfants (plusieurs prix)
Pendant les deux jours de fête, bal de jour et de nuit.

Mercredi 16 Septembre 1908 (n° 4111) – La fête patronale de Sainte Croix du 14 Septembre est renvoyée au dimanche 20 Septembre et se continuera le lundi 21. Il est désormais établi que cette fête aura toujours lieu le dimanche après la foire du 14 Septembre. PROGRAMME DE LA FETE – Dimanche 20, annonce de la fête par des Salves d'Artillerie, pavoisement des édifices communaux et du bourg ; café-concert, théâtre de guignols, chevaux de bois, loteries, tirs, etc...
Lundi 21 à 2 H du soir, courses de bicyclettes entre coureurs de l'arrondissement. L'engagement est de 1Fr et les coureurs devront se

faire inscrire au moins 8 jours à l'avance au secrétariat de la Mairie de Sainte Croix.

1^{er} prix : 20 frs ; 2^{ème} prix : 14 Frs ; 3^{ème} prix : 10 Frs ;

4^{ème} prix : 5 Frs.

Parcours : 30 Km environ.

A 3 H ½, au centre du bourg, course de lenteur (prix divers)

A 4 H, jeux pour les enfants (plusieurs prix)

Pendant les deux jours de fête, bal de jour et de nuit.

Vendredi 18 Septembre 1908 (n° 4112) – La fête patronale de Sainte Croix du 14 Septembre est renvoyée au dimanche 20 Septembre et se continuera le lundi 21.

Il est désormais établi que cette fête aura toujours

lieu le dimanche après la foire du 14 Septembre.

PROGRAMME DE LA FETE – Dimanche 20, annonce de la fête par des Salves d'Artillerie, pavoisement des édifices communaux et du bourg, café-concert, théâtre de guignols, chevaux de bois, loteries, tirs, etc...

Lundi 21, à 2 H du soir, courses de bicyclettes entre coureurs de l'arrondissement ;

L'engagement est de 1 Fr et les coureurs devront se faire inscrire au moins huit jours à l'avance au secrétariat de la Mairie de Sainte Croix.

1^{er} prix : 20 Frs ; 2^{ème} prix : 14 Frs ; 3^{ème} prix : 10 Frs ; 4^{ème} prix : 5 Frs.

Parcours : 30 Km environ.

A 3 H ½ au centre du bourg, course de lenteur (prix divers)

A 4 H jeux pour les enfants (plusieurs prix)

Pendant les deux jours de fête, bal de jour et de nuit.

Dimanche 27 Septembre 1908 (n° 4116) –

Courses de bicyclettes – A l'occasion de la fête patronale, des courses de bicyclettes avaient été organisées. En voici les résultats :

Première course : parcours 33 Kms : 1^{er} M. Petetin ; 2^{ème} : M. Cornet ; 3^{ème} : M. Buchot, tous de Louhans.

Course locale, parcours 20 Kms. 1^{er} M. Bessard ; 2^{ème} : M. Couchoux ; 3^{ème} : M. Michel.

Course de lenteur, distance 200 mètres : 1^{er} M. Thomas de Varennes Saint Sauveur, 2^{ème} : M. Brevot de Louhans.

L'ECHO DU LOUHANNAIS
JOURNAL DES REPUBLICAINS LIBERAUX ET PROGRESSISTES
Paraissant le Vendredi de chaque semaine - Rédacteur en Chef : Paul Emile JANNIN
Rédaction et Administration, Louhans rue du Musée - Téléphone : 11

Vendredi 3 Janvier 1908 (n° 1) – Suicide d'un soldat – Un cavalier du 3^{ème} escadron du 26^{ème} régiment de dragons, en garnison à Dijon, le nommé Louis Buchaillard, a été trouvé pendu dans les écuries du quartier, vers 6h30 du matin au réveil.

Pour mettre fin à ses jours, le désespéré s'était servi du bridon de son cheval qu'il avait attaché à un râtelier. Quand on le découvrit, le corps était encore chaud, mais malgré les soins prodigués on ne pu le rappeler à la vie.

Buchaillard, qui est originaire de Sainte Croix, appartenait à la classe 1906. Agé de 21 ans, il était entré au 26^o dragons au mois d'octobre dernier. Lundi, il avait répondu à l'appel du soir et rien dans son attitude ne pouvait faire prévoir la détermination qu'il avait prise. De sorte qu'on ignore, jusqu'à présent les causes de son suicide. Les parents sont désolés.

Vendredi 13 Mars 1908 (n° 11) Noyé – Monsieur Colin, cultivateur, âgé de 60ans, demeurant au hameau de Châtenay, était

allé vers 7h du matin, chercher de l'eau à une mare, lorsqu'il fut pris d'un étourdissement et glissa dans l'eau. Quand on s'aperçut de sa disparition, il était trop tard. On n'a retiré qu'un cadavre.

Vendredi 8 Mai 1908 (n° 19) - Canton de Montpont – La liste progressiste de Mrs Maréchal, Loisy et Coulon, remporte un éclatant succès, malgré les inepties et les absurdités de la dernière heure qu'ont vomi leurs adversaires. 290 votants.

Vendredi 25 Septembre 1908 (n° 39) – Accident mortel – Hier matin mercredi, le jeune Marcel Pirat, âgé de 9 ans, berger au service de Monsieur Bouly, demeurant au hameau de Tagiset, gardant du bétail dans un pré prolongeant le Solnan, s'étant approché trop près de la rivière, ce malheureux enfant glissa dedans. Vers midi, Monsieur Bouly voyant rentré son bétail sans le berger, vint à sa recherche, mais ce ne fut qu'après deux heures

qu'on retira le cadavre de l'eau. Les parents sont dans la désolation.

Vendredi 2 Octobre 1908 (n° 40) – Suicide pour rire. Une dame B... du hameau de Charnay, commune de Sainte Croix, ayant eu une discussion avec son mari, ne trouva rien de mieux que de faire croire à un suicide en se jetant dans une mare voisine de habitation. Mais à peine fut-elle dans l'eau qu'elle eut le désir d'en sortir et, voyant que son mari ne se pressait pas de lui porter secours, elle mit fin d'elle-même, à cette mauvaise plaisanterie.

Vendredi 6 Novembre 1908 (n° 45) – Subvention – Par décision du 21 octobre, M. le Ministre de l'agriculture a accordé une subvention de 300 Frs à la Société d'assurance Mutuelle contre la mortalité de l'espèce bovine de Sainte Croix pour lui permettre d'augmenter son fonds de réserve destiné à assurer le paiement des indemnités en cas de pertes exceptionnelles.

Ouvrez l'œil !...

A force de passer et repasser dans notre charmant village, on oublie ses particularités, on ne voit plus quelques caractéristiques pittoresques qui sauteraient pourtant aux yeux des touristes. A vous de retrouver à quels endroits de Sainte-Croix-en-Bresse on étaient prises ces photographies. Comme l'année dernière, ouvrez l'œil et envoyez-nous vos réponses : les cinq premières personnes ayant répondu juste aux questions suivantes se verront offrir une adhésion à l'Association d'Artagnan pour l'année 2009.

Solutions dans le prochain numéro...



Solutions du numéro précédent :

- 1) La vue est prise depuis le haut de Chatenay.
- 2) Cette date est inscrite sur la cure, bâtiment construit en 1770.
- 3) La porte est l'une de celles percée dans le mur d'enceinte du château : elle se trouve entre la salle des fêtes et le lotissement de La Minute.
- 4) Cette plaque directionnelle est située sur le mur du bâtiment faisant le coin de la route allant à Montpont à la grande rue : ce bâtiment, appartenant à la famille Coulon, était l'ancienne halle à grains du village.
- 5) La bande blanche ceinturant l'église s'appelle une « litre ». Réalisée à la chaux, elle l'était lors du décès du seigneur du lieu et pouvait parfois être agrémentée de peintures représentant les armoiries de la famille noble comme c'était le cas à Sainte-Croix. Objet très rare de nos jours, elle daterait du 18^{ème} ou du 17^{ème} siècle d'après le service des Monuments Historiques bien qu'elle ne soit pas protégée à ce titre.

Solutions de la grille de mots fléchés parue en septembre 1998 dans le numéro 2615 du magazine « Point de vue » par François Latour :

MESURE D'HYGIÈNE À DIX CÔTES	D	SIÈGE OÙ IL PÉRIT CHIFFRE FORT	M	INCONSTANTS CHEMIN BALISE	V	CUBES RIEN DE RIEN	D	EM MÊME TEMPS	A	UN DE SES AMIS DÉGRADÉS	A	ORGANE DE PREVOYANCE DE MÊME	N	
	D		C	A	G	O	N	E	DIFFÈRE NE RECONNAÎT PAS	V	A	R	I	E
SON NOM FORT	C	H	A	R	L	E	S	D	E	B	A	T	Z	
	T	R	E	S	COURS DU NORD	A	A	ENLÈVE LE HAUT EN RÉ	E	C	I	M	E	ÊTRE CHARGÉ DE MISSION
SON NOM EN TITRE (D) PRENDRE DES LIBERTÉS	A	R	T	A	G	N	A	N	EXPRESSION MUETTE ORDINATEUR	M	I	M	E	
	O	S	E	R	VIDÉS RÈGLE RIGIDE	E	T	R	I	P	E	S	LAC DU SOUDAN	V
FORMULE DE DÉFI	S	APRÈS VOUS	I	L	S	CASSANTS	S	E	C	S	BOUDERIE IL EN FUT CAPITAINE	N	A	
	B	A	N	C	O				POUR LA VIE ARBRES	M	O	N		
AIR DÉPLACÉ	G	MOT POUR RIRE ANCIEN VOILIER	H	I						B	I	O	PAS DE LA MAISON	G
	V	E	N	T	UN DE SES AMIS				JAILLIT EN CORREZE	F	U	S	E	
IMPRESSION PRODUITE	HOMME D'ÉTAT QU'IL ARRÊTA	E	PROBLÈME PAR-DESSUS LA TÊTE	A						U	S	S	E	L
	E	F	F	E	T				IL SERVIT XIII ET XIV OPUS	Q	U	I		
POUR TOUTES LES OREILLES	O	INDICE D'ACIDITÉ ORDRE DE PARLER	P	H						L	O	U	I	S
	A	U	D	I	O	UN DE SES AMIS ABASOURDI	P	DONNÉ OU VENDU	C	DÉPOUILLÉ ASSIMILÉ	P	E	L	E
MESURE DE CAPACITÉ PARFUM ANIMAL	Q	I	POINTS DE RENCONTRES JULES ROMAIN	S	C	O	R	E	S	TENDRE	T	PARTIES DE DAMES	R	
	M	U	S	C	NOBLE EXTRACTION DÉCLENCHÉ UN FLEAU	O	R	ÉCRIVAIN QUI L'IMMORTALISA BISQUE	D	U	M	A	S	UNITÉ DE PUISAGE
PROBLÈME DE CIRCULATION	E	LETRE ANCIENNE ANNÉES VÉCUES	E	P	I	T	R	E	ALARME TOUTE BÊTE PLACE	O	I	E	S	
	S	T	A	S	E	PARTIE DE RIGOLADE LE CUIVRE	H	A	BIEN PRÉPARÉE	M	U	R	I	E
CHIFFRE FORT	G	SA RÉGION NATALE	A	S	C	O	G	N	E	CLASSE DE CLASSE	E	N	A	
	O	N	E	R	E	U	S	E	PRODUCTION DE MÉTIER	T	I	S	S	U



Sainte-Croix d'hier et d'aujourd'hui

Errons à nouveau dans le Sainte-Croix d'il y a quatre-vingt ou cinquante ans et voyons ce qui a changé...



Un peu plus de lampadaires, un peu moins de platanes mais toujours une perspective sur la mairie école qui, autrefois, n'était pas devancée de son triste Monument aux Morts...





La façade de la Poste n'a pas changé
mais la ferme qui la jouxtait s'est transformée en Hôtel du Solnan puis en épicerie.





Le bourg depuis la route allant aux Bois Brûlés :
l'église est toujours là, dominant le bourg de son clocher.





La gare de Sainte-Croix : il n' a encore pas si longtemps, elle faisait partie de notre paysage communal quotidien... maintenant, on ne se souvient même plus de son emplacement...



Sainte-Croix et ses histoires

C'est avec une grande fierté et une grande reconnaissance, mais également avec émotion, que nous allons inaugurer dès cette année dans cette rubrique la publication des mémoires d'un villageois qui fut bien connu sur Sainte-Croix-en-Bresse et qui nous a malheureusement quitté en décembre 2006. Il s'agit de Camille Bernardot, fils du sabotier du bourg et qui perpétua la tradition de ce savoir-faire qu'était la confection des sabots bressans avec son frère Félicien lui aussi disparu.

Si certains gardent le souvenir de cet homme par un sabot décoré ornant un mur ou une cheminée, nous garderons de lui le souvenir d'un homme émouvant, sensible, aimant son village d'origine et ses proches et qui nota ses souvenirs dans de petits cahiers d'écolier. Peu avant son propre décès, son épouse, Marguerite, entrepris de « remettre de l'ordre » dans ces écrits, travail interrompu par sa mort subite. Après cette douloureuse perte, Camille rouvrait alors ces cahiers avec grande peine et nostalgie.

Aujourd'hui, grâce à l'accord de sa belle-sœur, Simone Bernardot, ses souvenirs d'un enfant de Sainte-Croix-en-Bresse trouvent leur place dans ce bulletin, petit opuscule sans prétention si ce n'est celle de devenir un gardien de la mémoire. En espérant ne pas altérer sa mémoire, vous aurez le même plaisir que nous de découvrir les souvenirs de Camille Bernardot qui, nous l'espérons, aurait été heureux de voir ses écrits dans un ouvrage dédié aux Sainte-Croyats de tous les horizons.

Merci à lui d'avoir si bien su raconter ce qu'est la vie et à sa belle-sœur nous accordant sa confiance pour la publication de ces textes.

Sainte Croix, village de Bresse (*épisode 1*)

« Coquet petit bourg avec ses deux écluses au bord du Solnan, rivière bien prisée par les pêcheurs en été, mais qui parfois sort de son lit, ce qui n'est pas toujours agréable pour les riverains.

Les crues d'octobre 1935 et d'octobre 1999 principalement, ont causé de sérieux dégâts aux habitants

En 1935 l'eau passait par-dessus les tables du café tenu par mes beaux parents dans le bas du bourg. Je me suis rendu en bateau jusqu'en face du portail du château toujours occupé par la famille De Varax. Ce château avait été habité et rendu célèbre par Madame de Champigny, baronne de Sainte Croix qui en était la propriétaire. Elle devait décéder le 31 Décembre 1683. Elle était comtesse d'Artagnan par son époux qui fut tué au siège de Maestricht en 1673.

Ne faisons pas ici l'historique de la famille d'Artagnan, chacun a pu s'en faire une idée par la presse et l'association des Mousquetaires. N'y a-t-il pas aussi à Sainte Croix un café restaurant qui en porte le nom ?

Ce petit bourg avec ses deux rangées de maisons bien alignées principalement par des commerçants, connaissait à cette époque une grande activité, à cause justement de ces commerces que ne possédaient pas les communes environnantes. Il faut dire que la ligne S.N.C.F. Dijon Bourg, avec sa gare, en était pour quelque chose aussi.

Celle-ci connaissait à cette époque un grand trafic, beaucoup de marchandises arrivaient par voie ferrée. Les marchands de vins, les forgerons, les épiciers, les quincailliers et aussi les gros cultivateurs y recevaient marchandises ou engrais.

Mes parents étant quincailliers, je me souviens y être allé prendre livraison de poêles à quatre marmites, de chaudières de toutes grandeurs, pour la cuisson de betteraves et de pommes de terre, pour la nourriture des bestiaux, de coupe racines également.

Une fois arrivé en gare, tout ce matériel était transféré à la gare des marchandises où les intéressés pouvaient charger « à quai ».pour en prendre livraison.

Cette gare était même un petit point de friction avec les habitants de notre canton. « A Montpont, vous n'avez pas de gare! disaient les habitants de Sainte Croix ». D'accord, rétorquaient les Montponnais, mais nous avons la gendarmerie. Eh bien soit gardons notre gare et vous la gendarmerie, de toutes façons les gendarmes sont aussi nos amis.

Il est vrai qu'à cette époque, ceux-ci étaient plus près de la population, ils trinquaient volontiers dans les familles.

Dans notre commune qui comptait plus de 1000 habitants avant 1920, la population était tombée à 956 en 1930

Il y avait cinq classes, deux à l'école de filles, trois à l'école de garçons dont une classe enfantine mixte. A ce moment, la cantine n'existait pas, et les enfants qui habitaient dans les hameaux, et faisaient cinq à six kilomètres pour arriver au village, apportaient un petit casse croûte qu'ils mangeaient sous le préau même en hiver.

Certains privilégiés allaient manger un bol de soupe chez la « Jeanne Marie ». Les amis de la famille y envoyaient leurs enfants, de même que François Rochet (père de Waldeck) qui travaillait dans la maison comme ouvrier sabotier.

Mon père avait appris son métier chez son oncle Claude Marie Bernardot, le grand-père de ma femme.

Claude Marie Bernardot cumulait la profession de sabotier avec celles de cafetier, épicier, quincaillier et marchand de matériaux.

J'ai sous les yeux une facture, adressée à celui-ci, qui date de 1911. J'y relève entre autres Marchandises, huit cents moellons pour le prix de 280 francs (de l'époque)

Claude Bernardot employait à ce moment trois à quatre ouvriers dont Eugène Durand, qui plus tard, devint l'ouvrier de mon père, et François Rochet dit François Laridale qui était le père de Waldeck Rochet, ancien député de Saône et Loire et ancien secrétaire du parti communiste français. Pour ce dernier, son institutrice, Madame Delbard, avait marqué comme appréciation sur son cahier : cet élève fera quelque chose dans sa vie. Tout jeune, il aimait faire des discours sur la place publique ou dans les cafés. Il était fort écouté.

François Rochet, le père, était libre penseur et lorsque l'abbé Boyer lisait son bréviaire sur la place, il sortait accompagné de ses copains et criait « à bas la calotte » mais l'abbé prit sa revanche puisque François ne pu obtenir de baptiser son fils sous le nom de Waldeck. Pris de court, François lui donna le nom de Eugène et Emile qui étaient les noms de ses deux compagnons de travail.

Pour en revenir à l'école, quelques années plus tard, une cantine fut construite. Oh bien sûr, ce n'était pas les restaurants scolaires d'aujourd'hui, qui bien que servant une bonne cuisine variée, ne reçoivent pas encore l'approbation de tous. C'était tout simplement la soupe qui nous était servie mais quelle soupe, celle préparée par Madame Gentil que tous appelait « la mère Gugu ».

Lorsque le maître nous libérait à midi, c'était une véritable envolée de moineaux !

Nous partions en courant vers la cantine. C'était à celui qui arrivait le premier pour choisir le plus grand bol de soupe garni de choux ou de haricots.

Le soir, chacun regagnait son domicile à pieds et en sabots comme à l'aller, s'arrêtant parfois au hasard d'une mare gelée, pour y faire la glissade et c'est à la nuit tombée que certains arrivaient chez eux.

En parlant de glissade, un beau soir d'hiver, après l'école, nous partions en courant derrière le bourg, pratiquer ce sport sur la mare de Claude Marie Maréchal, c'était une grande

mare comme il y en avait dans les grosses exploitations (du moment) ; La partie joyeuse commençait, lorsque nous vîmes arriver au bout du chemin notre instituteur qui avait flairé le coup. Il nous ramena tous à l'école pour nous sermonner et nous donner une punition.

En 1929, hiver particulièrement froid, nous avons fait la glissade derrière le moulin sur le Solnan bien gelé. Quelle imprudence, si nos parents nous avaient vus !

Les enfants arrivaient par groupes, à l'école, dans certains hameaux, comme par exemple ceux de Châtenay où trois familles auraient pu remplir la moitié d'un car, qui bien sûr n'existait pas.

Dans le quartier des Villerots où nous habitons, il y avait aussi beaucoup d'écoliers mais qui partaient tous à la queue leu leu. Avec mon frère, nous portions comme les copains une blouse noire et nous faisons sonner nos sabots. Quelque fois suivant notre fortune, nous nous arrêtons chez l'épicier pour acheter deux caramels pour un sou ou un tube de coco.

Il y avait à ce moment beaucoup de familles nombreuses, huit, dix, douze enfants et parfois davantage.. J'ai connu une famille de vingt quatre enfants mais j'en conviens, de dix épouses successives.

Toute la famille couchait en général dans la même pièce, les enfants couchaient à quatre dans le même lit : deux à la tête et deux aux pieds, ils se tenaient chaud ! Souvent la chambre jouxtait l'étable où plusieurs vaches rumaient paisiblement. Celles-ci donnaient de la chaleur dans la chambre à coucher. Nous étions loin du chauffage central d'aujourd'hui, mais c'était économique vu les ressources des gens.

Maintenant, les enfants veulent avoir chacun leur chambre et ne savent même pas l'apprécier. Les temps ont bien changé !

Après avoir quitté l'école, chacun partait en apprentissage comme boucher, boulanger, menuisier, mécanicien et autres métiers chez les artisans du coin. Beaucoup de jeunes restaient à la culture chez leurs parents. Ils continuaient le métier de leurs aînés qui avaient gagné péniblement leur vie.

Très peu poursuivaient leurs études. Un soir, après l'école, Monsieur Humbert, notre instituteur vint voir mes parents pour leur conseiller de m'envoyer au collège à Louhans car j'avais, à son avis, des dispositions. Mon père m'envoyer au collège à Louhans car j'avais, à son avis, des dispositions. Mon père m'ayant demandé mon avis, bien sûr, je préférais rester à la saboterie... je l'ai beaucoup regretté par la suite.

La vie associative :

Celle-ci a été longue à démarrer dans nos petites communes, mise à part l'association des Anciens Combattants de 14-18 que mon beau père a présidée durant cinquante ans.

La fanfare fut créée en 1934 par Gaston Couchoux. J'en ai fait partie bien sûr, je jouais de la trompette.

Notre curé, l'Abbé Boyer, au cours de réunions de jeunes, forma un groupe théâtral, qui bien sûr n'était pas le « Comédie Française » mais qui obtint des résultats positifs en animant nos petites bourgades. Nos représentations étaient très prisées par nos concitoyens. Avec le bénéfice réalisé, nous eurent le plaisir de faire de petits voyages, à Vichy par exemple.

C'était en 1933, j'avais treize ans et j'ai pris alors mon premier baptême de l'air. L'année suivante, nous nous sommes dirigés vers Aix les Bains, où nous avons pu voir l'arrivée d'une étape du Tour de France : Grenoble - Aix les Bains. René Vietto gagna cette étape suivi de Le Grevès qui enleva le sprint du peloton.

Antonin Magne fermait la marche, il devait néanmoins, cette année là, remporter son deuxième tour de France. Quelle joie pour nous qui étions jeunes de pouvoir faire ces petits voyages !

Dans les années vingt et trente, il n'y avait pas bien sûr de couverture sociale, celui qui se trouvait, dans sa famille, frappé par la maladie en sortait souvent bien démuni. A Sainte

Croix, l'abbé Boyer organisait des réunions pour jouer aux cartes entre hommes. Mais d'était aussi un précurseur. Il créa une petite mutuelle afin d'aider les familles touchées par la maladie.

Chacun payait une cotisation et je me souviens que mon père chaque année, à date fixe, réunissait toutes ses ordonnances de docteur, ainsi que les factures de pharmacien, pour les porter à une réunion (en vue de remboursement) organisée à cet effet. Les adhérents étaient indemnisés au prorata des frais engagés et en fonction de l'argent disponible en caisse.

Il y avait aussi les mutuelles bétail. Le fermier parfois démuné par la perte d'une partie de son cheptel, se retrouvait parfois « sur la paille » pour employer une expression courante dans notre région. Il pouvait alors compter sur la solidarité de ses concitoyens et remonter la perte. Surtout qu'il n'y avait pas à ce moment là d'allocations familiales et certains cultivateurs avaient beaucoup de peine pour élever leur nombreuse famille.

Les enfants étaient placés comme « vacher » afin de soulager la misère des parents. Mais ils ne pouvaient se rendre à l'école que quelques mois dans l'année d'où un analphabétisme fréquent.

Le patron disait : oh ! il en saura bien toujours assez pour aller garder les vaches. Pendant ce temps, les enfants du propriétaire se rendaient à l'école.

En quelques décades la vie a beaucoup changé. La radio sur laquelle nous allions écouter, étant jeunes, l'arrivée du tour de France chez notre voisin Henri Peubey a été améliorée par la télévision, les bicyclettes avec lesquelles nous faisons tous nos déplacements utilitaires et nos promenades sont remplacées ou supplées par l'automobile, et en ce domaine, quelle évolution depuis la 6 cv Renault de mes parents sur laquelle nous avons appris à conduire mon frère et moi.

Pas besoin d'auto école à ce moment là ; il n'y avait qu'à monter dans la voiture et rouler sur des chemins peu fréquentés ; il faut dire aussi qu'il y avait peu de circulation sur nos routes mal empierrées. Celle qui reliait Sainte Croix à Montpont est restée longtemps dans cet état. Avec ses ornières c'était la plus mauvaise route des environs.

Le marché :

Je me souviens que ce jour, le vendredi, nous entendions assez tôt, arriver de loin les voitures à cheval, dont les chars à quatre planches, avec les roues cerclées qui crissaient sur les pierres. Les cultivateurs propriétaires aisés, se déplaçaient en carrosses. Il y avait aussi beaucoup de charrettes à bras.

Chacun amenait ses produits, volailles, lapins, pigeons et paniers contenant le beurre et les œufs.

Il fallait régler le droit d'entrée en arrivant au bourg. Je revois toujours Cl Marie Putin avec une petite caissette suspendue autour du cou par une bride, encaissant les redevances. Cet impôt, s'étant révélé trop onéreux à percevoir, fut supprimé ;

Ce marché connaissait une grosse affluence, en plus des habitants de la commune, des personnes des communes environnantes y venaient volontiers. Par exemple, des hameaux de Tageat, la Reine faisant partie de Varennes Saint Sauveur, d'autres de Bruailles comme Culey et les grands chemins, sans oublier, la Chapelle Naude qui touchait aussi Sainte Croix.

Il y avait des commerçants forains jusqu'au milieu du bourg. Pour l'habillement, il y avait la maison Corail originaire de Lefay et grands parents de Guy Gauthier Corail vêtements à Louhans. Les chaussures étaient représentées par Monsieur Antoinet de Cousance. On pouvait trouver de l'épicerie chez Monsieur et Madame Thivent de Louhans auxquels ont succédé Monsieur Sixdenier de Frontenaud.

L'étal de boucherie était tenu par Monsieur Collinet de Bruailles.

Mais n'oublions pas le plus populaire : Pierre Buisson, marchand de casquettes et chapeaux et coiffeur surnommé le « roi de la coupe ». Il rendait aussi service, moyennant rétribution bien sûr, en aiguisant couteaux, ciseaux, rasoirs, etc...

Sur la place de l'église, les fermières installaient leurs produits, nombreuses cages de poulets, lapins et présentaient dans des paniers très propres, le beurre (en livres décorées) et les beaux œufs de leurs poules.

A 10 heures, le garde-champêtre donnait son coup de sifflet pour annoncer le début des transactions.

Les acheteurs commençaient à tourner autour des cages afin de repérer les plus beaux produits. Au caquetage que faisaient les volailles, nous savions que les transactions avaient débutées. Quelques plumes volaient lorsque l'acheteur attrapait un poulet dans une cage, il soufflait sur les plumes, sous l'aile où il décelait la qualité de la volaille. Après en avoir examiné plusieurs, il fixait un prix à la fermière, et si celle-ci était d'accord, il lui donnait un ticket pour aller se faire payer. Malgré ses essais pour obtenir un prix supérieur, l'acheteur ne changeait pas d'avis.

L'argent de la vente des poulets, du beurre, des œufs était à la disposition de la fermière pour faire les courses du ménage, le fermier lui se réservait les produits de vente de cochons, veaux et bêtes à cornes pour l'achat de matériel agricole.

Pour certains, le marché durait toute la journée. Il y avait au café épicerie de mes futurs beaux parents, trois à quatre serveuses.

Mon beau-père faisait ce jour là, fonction de garçon d'écurie, il aidait à dégarnir les chevaux et les logeait dans leurs deux écuries. Dans l'après midi, il sortait les chevaux et aidait les propriétaires à les atteler. Certains bonhommes ayant fait quelques abus n'étaient plus très adroits.

Le soir, il y avait encore des « trainiauts », surtout au café Morin. Je les voyais d'autant mieux que ce café se tenait en face de notre demeure. Ils avaient tellement bu, qu'ils vidaient sans arrêt « leur canari » contre le mur de l'école d'en face.

Parfois un cheval impatient, attaché à un anneau, cassait la bride et rentrait seul avec la voiture.

Le propriétaire en question pensant déjouer l'envie de partir de son cheval, l'avait un après midi, attaché en direction opposée à celle du retour. Mais celui-ci, las d'attendre, se détacha à nouveau et prit une route tout à côté de celle du retour. Le cheval parti à toute vitesse, désarmé, se retrouva avec la voiture, renversé deux cents mètres plus loin au passage d'un petit pont trop étroit. Nous avons alors averti le propriétaire et nous sommes allés avec des voisins, relever l'attelage. En voyant ce désastre, le cultivateur se trouva tout à fait dégrisé. C'était une autre époque où les gens prenaient le temps de vivre.

Les commerçants du village :

Il y avait dans notre petit bourg beaucoup de commerçants et artisans que ne possédaient pas les communes environnantes.

Les cafés étaient au nombre de dix dont trois restaurants, il y avait aussi six épiciers, trois forgerons, trois sabotiers, trois charrons, un maréchal ferrant, trois menuisiers dont un possédait un moulin au bourg, un à Tagiset, les deux sur la rivière, le Solnan, et le dernier à l'abergement sur la Sône. Les mécaniciens étaient au nombre de trois, de même que les marchands de vins et les menuisiers. Il y avait même une scierie, un tailleur, une modiste, et deux coiffeurs dont l'un se faisait appeler « le roi de la coupe ». Ce dernier aiguisait aussi très bien couteaux, ciseaux, rasoirs et autres outils.

Certains cultivateurs allaient se faire raser leur barbe de huit jours avant d'aller au café du coin taper les cartes.

Avant guère (39-45) l'épicier vendait tout en vrac, un quart de café, parfois même un demi quart. De même pour le sel, le sucre, la chicorée, la moutarde qui était dans un grand pot blanc et que l'on détaillait au verre. Le vinaigre et l'huile étaient soutirés d'un fût de vingt cinq litres.

Le vin était vendu en fûts de toutes tailles selon le nombre de personnes habitant à la maison, de trente à cent litres. Ceci avant les foins, la moisson, le battage ou la fête. Pour ces occasions, le marchand de vins vendit « bon train ». Le prix était de un franc cinquante le litre pour le vin courant, certains marchands les livraient même à vingt six sous.

Pendant cette période de gros travaux et de fêtes, le quincaillier vendait, toiles cirées, cuillers, fourchettes, écumoirs et louches. Certains préféraient faire rétamé ces dernières par l'ami Cancy. Il fallait le rencontrer faisant « sautaler » son attirail de cuisine, rangé dans une petite caissette de ramassage fixée sur son porte bagage ou dans une lessiveuse qu'un client lui avait confiée pour y remettre un fond. Quel tintamarre ! D'ailleurs notre ami recherchait volontiers les ornières, pour que ce gros bruit avertisse les gens du passage du rétamé. »

Camille Bernardot

Sainte-Croix et son Histoire

Après les histoires qui forment l'Histoire de Sainte-Croix, retrouvons avec plaisir Gérard Pelot, nous éclairant sur l'une des familles qui fut la renommée de la seigneurie de Sainte-Croix, les De Vienne.

D'un château à un autre il n'y a qu'un pas que nous franchirons allègrement grâce à Bertrand de Beaurepaire, membre très actif au sein de l'Association d'Artagnan et propriétaire du château de La Motte, à la limite de Sainte-Croix et de La Chapelle-Naude.

Enfin, nous ferons parler les textes anciens en présentant la famille de celle qui fut Madame d'Artagnan, Anne-Charlotte de Chanlecy, puis nous ferons parler son écriture pour tenter de connaître un peu mieux la personnalité de ce personnage sommes toutes assez mystérieux...

Essai historique sur la seigneurie et les seigneurs de Sainte-Croix (2)

« L'année dernière, nous étions arrivés au 14 mars **1435**, date à laquelle **Guillaume de Vienne**, « seigneur de SAINT-GEORGES et de SAINTE-CROIX », chevalier de la **Toison d'or**, rédigea son testament au château de **SAINTE-CROIX**.

L'étude de ce testament est fort enrichissante : plus tard, nous vous la présenterons. Pour l'instant, poursuivons notre voyage dans le temps.

Le « sire de SAINTE-CROIX » mourut en 1437, âgé de 76/77 ans ; cette longévité était relativement rare à l'époque, mais pas exceptionnelle, surtout dans les milieux aisés : le duc de Bourgogne Philippe le Bon s'éteignit à 71 ans, après avoir régné de 1419 à 1467 ; le chancelier Rolin atteignit l'âge de 86 ans.

Guillaume de Vienne, deux fois marié (chose courante), eut pour « héritier universel » **son fils, prénommé... Guillaume** (habitude fort répandue : le fils aîné portant le prénom du père). Deux personnages semble-t-il antinomiques. Certes, du vivant de son père, le jeune homme (né vers 1401), « Guillaume de Vienne, seigneur de Bussy » (Bussy-le-Château, en Champagne), présenta une conduite irréprochable, entre autres au service des ducs de Bourgogne : Jean sans Peur (mort en 1419) puis Philippe le Bon. **Mais** dans les années qui suivirent le décès du père, **ce fut le désastre** : autant le père avait été un prodigieux rassembleur de terres, autant assistons nous avec le fils, jusqu'à sa mort (1461/1464) à une lancinante litanie de ventes de rentes, de terres, souvent de seigneuries entières. Pourquoi cette **déchéance** ?

Les historiens du 19^{ème} siècle ont repris l'argumentation du chroniqueur **Olivier de la Marche** : Guillaume, devenu à son tour « seigneur de Saint-Georges et de SAINTE-

CROIX », aurait mené une vie de prodigalité et de débauche. Il y a sans doute une part d'exactitude, mais aucun historien ne cite ses sources, et nos recherches archivistiques demeurent pour l'instant muettes à ce sujet.

Or, à l'époque, tous les nobles (et de nombreux roturiers) étaient endettés, vivant à crédit, à commencer par nos ducs-comtes de Bourgogne ; d'où une sérieuse question : **Guillaume de Vienne « le Grand »**, ainsi appelé de son temps, **notre chevalier de la Toison d'or, ne laissa-t-il pas à son fils une situation financière inquiétante, que celui-ci n'aurait pas pu (ou su) maîtriser ???**

D'autant que le petit-fils, Jean, se serait conduit de la même manière ; pire même, selon Olivier de la Marche !!

Guillaume, notre présumé « débauché », eut trois enfants :

- ce Jean, qui mourut en 1464, sans avoir été marié, donc sans postérité légitime ;

- deux filles : **Marie**, qui épousa « le comte » **Ferri de Blâmont** (en Lorraine) ;

Marguerite, qui fit encore un plus beau mariage : **Rodolphe de Hochberg** (prononcez « ôrr »), **marquis de Rothelin (en allemand : Rötteln)**, issu d'une puissante famille de Forêt Noire ayant des liens étroits avec la Bourgogne.

Avec l'accord de leurs épouses respectives, les deux beaux-frères se partagèrent l'héritage, non sans procès (à l'époque, toute famille noble était constamment en procès). **Mais quel héritage ? Que restait-il ?**

Nos deux prétendus « débauchés », Guillaume et Jean, père et fils, avaient presque toujours (légalement) glissé dans les contrats de vente la faculté de « rachat », valable pour eux et leurs héritiers (certes, durant un certain nombre d'année(s), précisé dans chaque contrat).

Aussi, dès la mort de Jean en 1464, **Ferri et Rodolphe rachetèrent une partie importante des terres**. Dans un premier temps, c'est **Ferri** qui devint « seigneur de **SAINTE-CROIX** » (il l'était encore en 1474). Puis, pour des raisons qui nous échappent, ce fut **Rodolphe**, lequel, à son décès (1487), **transmit ses biens à son fils** : et là nous trouvons en **Philippe de Hochberg, marquis de Rothelin, seigneur de SAINTE-CROIX, de Saint-Georges, de Seurre...**, un important personnage de ce temps : d'abord fidèle au duc-comte de Bourgogne **Charles le Téméraire (ou : le Hardi)**. A la mort de celui-ci (5 janvier 1477) **il passa** au service de l'ennemi (il ne fut pas le seul ; situation complexe), **le roi de France Louis XI**, le nommant immédiatement « **maréchal de Bourgogne** » (*cf son splendide sceau, diamètre réel : 90 mm, ce qui est remarquable ; dans un prochain « Mémoires », nous ferons une petite sigillographique des seigneurs de SAINTE-CROIX*).

Philippe de Hochberg servit les rois de France successifs **Louis XI, Charles VIII, Louis XII**, mais il perdit ses biens situés dans le Comté de Bourgogne : en effet, par **le traité de Senlis (1493)**, le « **Duché** » de Bourgogne fut (définitivement) rattaché au royaume de France, tandis que le « **Comté** » de Bourgogne (l'actuelle Franche-Comté) resta une terre d'Empire (le Saint Empire Romain Germanique) jusqu'en 1674 (conquête par Louis XIV).

Philippe de Hochberg, seigneur de SAINTE-CROIX, mourut en 1503, et par son testament fit **de sa fille unique Jean son « héritière universelle »**. « **Dame de SAINTE-CROIX** », certes mais encore célibataire : qu'allait devenir notre chère « **châtellenie de SAINTE-CROIX** » ???...

Patientons jusqu'en 2009... »



Sceau de Guillaume de Vienne (1411)



Grand sceau équestre de Philippe de Hochberg (1487)

Le Château de la Motte

« A l'origine, le château familial des Arnoux de Corgeat était situé à l'actuelle ferme de Promby sur La Chapelle-Naude.

Ce site, très ancien, ne correspondait plus aux évolutions de confort et d'espace pour cette famille nombreuse au milieu du 19^{ème} siècle.

Vers 1840, Marie-Bernard-Hippolyte Arnoux de Corgeat chercha sur ses terres de la Motte un emplacement avec une vue dégagée sur le Jura et c'est donc en limite de Sainte-Croix et La Chapelle-Naude que le château actuel fut construit de 1840 à 1847, en pierre et en briques réalisées sur place.

L'architecte italien était déjà l'inspirateur du château de Romenay et de celui de Chardenoux à Bruailles, dans le style des maisons palladiennes.

Construit sur des caves voûtées, le corps de logis central est flanqué de deux pavillons en équerre à deux étages.

L'ordonnance générale est simple et classique.

A l'intérieur, le hall d'entrée, décoré à l'origine en faux marbre est rythmé à gauche par un escalier courbe en marbre rose d'une seule portée.

Les pièces de réception, la cuisine, l'ancienne lingerie, s'ordonnent autour du hall.

Le rez-de-chaussée et les chambres du premier étage sont agrémentés de parquets de bois de chêne, préalablement immergés plusieurs années dans le Solnan pour les durcir, formant des variétés de motifs différents dans chaque pièce, ce qui rend, de ce point de vue, cette demeure unique en Bourgogne.

Face au château, les communs de la ferme sont aussi de style italien et forment un ensemble architectural homogène.

Les seules modifications apportées depuis 1847 sont la création d'un perron en 1910 côté Jura, et l'enlèvement des chiens assis sur le toit central en 1972 ce qui accentue la pureté vénitienne de la maison.

Le château est toujours resté dans la même famille au grès des successions, des Arnoux de Corgeat de 1840 à 1870, aux Courlet de Vrégille de 1870 à 1910 et depuis à la famille de Beaurepaire. »

Bertrand de Beaurepaire



Le château de la Motte, façade principale



Vue aérienne du château de la Motte et d'une partie des communs



Aspect actuel du château de la Motte

Histoires de familles... La famille de Chanlecy

« Tout le monde sait, à Sainte-Croix, que Anne-Charlotte de Chanlecy, baronne de Sainte-Croix épousa Charles de Batz de Castelmoré de Montesquion d'Artagnan, le célèbre Capitaine-lieutenant des Mousquetaires du roi Louis XIV.

Mais quelle était donc cette famille de Chanlecy ?

Selon la tradition, le village actuel de Champlecy, situé à 6km de Charolles, devrait son nom aux Romains qui avaient établi un « camp levé » au creux d'une petite vallée protégée, entourée de collines boisées et verdoyantes. Ce « camp levé » devint Chanlecy, puis Champlecy au moment de la révolution.

Toute l'histoire de Champlecy est inscrite dans son ancien château fort dont on racontera probablement l'histoire dans une prochaine édition, mais pour l'heure, intéressons-nous aux familles qui s'y succédèrent.

Au 13^e siècle le château appartenait à la famille de Saint Privé. Ce fut Hugues qui reprit le fief en 1260. Les membres de la famille tel le bailli du Charolais, ou le capitaine-châtelain de Mont-Saint-Vincent s'y succédèrent. Puis Brune de Viry épousa Claude Boyer, famille originaire de Cluny qui prit pour la première fois le patronyme de **Boyer de Chanlecy**.

Viennent ensuite : Claude II Boyer de Chanlecy époux de Denise de la Madeleine, Seigneur de Chanlecy et de Trémolle fief passé aux Viry et apporté aux Boyer par le mariage d'Anne de Viry en 1404.

Jean II Boyer de Chanlecy : Seigneur de Saillant, Trémolle, Baron, Rabutin, Banchet. Il succède à son beau-père Jean de Thiard à la lieutenance générale de Mâcon. Il fut aussi député de la noblesse du Charolais aux Etats de Bourgogne. Jean II fut inhumé en l'église de Chanlecy à l'âge de 83 ans «ci-gît très noble homme Jean.....qui, par ses mérites insignes, obtint la grande faveur et l'estime de tout le pays, à la tranquillité duquel il avait veillé par un labeur infatigable et atteint une vieillesse blanche de neige » disait l'épitaphe....

Jean III Boyer de Chanlecy : Grand-père de Anne-Charlotte : Seigneur de Chanlecy, Baron, Commune, Versailles et de **Sainte-Croix achetée par les Chanlecy en 1626**. Ce seigneur prit part au combat de Montcontour(1569), à la bataille navale de Lépante (1571) et suivit le roi Henri III en Pologne. Il commandait en 1585 la compagnie des gardes du duc d'Elbeuf et fut blessé au combat. Il devint par la suite capitaine d'une compagnie de 100 cheval-légers du duc d'Alençon, chevalier de l'ordre de St Michel, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Louis XIII, conseiller en ces conseils d'Etat et privé.

Il décéda le 2 décembre 1636 à Paris et fut inhumé en l'église Saint-Gervais.

De ses mariages avec Minerve de Semur puis Jacqueline de Sercy qu'il avait épousée en 1588, il avait eut trois fils : Ponthus, Charles et Jean-François :

- **Charles de Chanlecy, père de Anne-Charlotte** : Sire de Chanlecy, Commune, Versailles, la Rochette, Sainte-Croix, Enseigne puis capitaine au Régiment de son cousin Léonard de Semur, maître de camp d'infanterie. Il prit une part active aux guerres contre les Espagnols ; il succomba à ses blessures et fut inhumé au couvent des Cordeliers de Crescent.

Il avait épousé Claude de Rymon, dame de la Rochette (Château de la Rochette près St gengoux) en 1623 d'où était née Anne-Charlotte en 1624.

- Ponthus de Chanlecy, baron de Pluvaut, qui fut le tuteur de Anne-Charlotte
- Jean-François de Chanlecy, protonotaire apostolique, conseiller au Parlement de Metz, renommé pour son érudition, qui fut le commanditaire du merveilleux petit vitrail de la chapelle Notre Dame de la Pitié à Sainte-Croix.

Anne-Charlotte fut la dernière du nom.

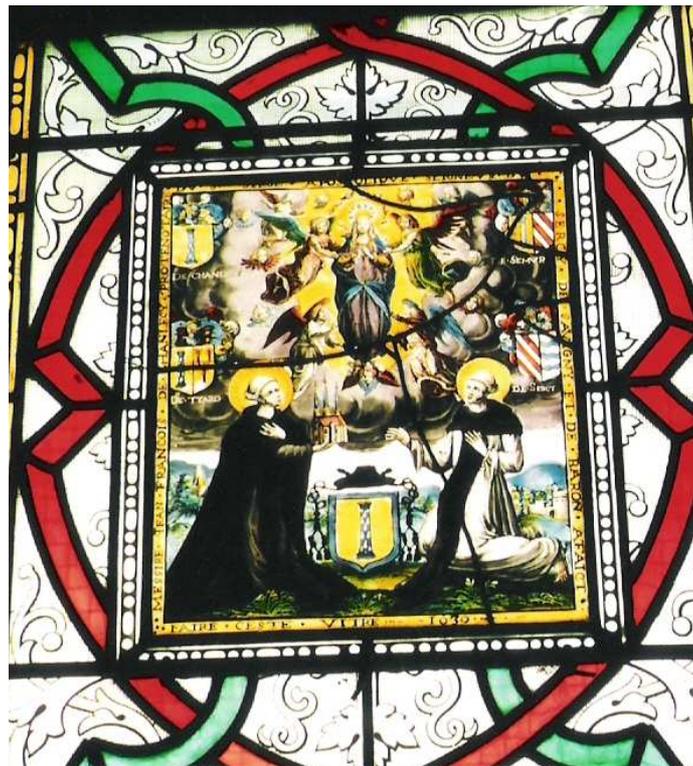
Elle avait un an à peine lorsque son père mourut des suites de ses blessures. Ses deux oncles Ponthus et Jean-François avaient leurs habitudes de vie au vieux château de Chanlecy. Les archives de la mairie conservent des actes de baptême signés par Jean-François et par sa nièce. Ils étaient souvent parrain et marraine de leurs fermiers et de leurs serviteurs.

Ils étaient également très attentifs à la refondation de la Baronnie de Sainte-Croix, précédemment lointaine propriété délaissée du prince Henri d'Orléans.

La meilleure preuve est le petit chef-d'œuvre de verre mentionné plus haut : Par une magnifique évocation de l'assomption de la vierge, le seigneur de Sainte-Croix exprime sa foi, certes, il y présente ses deux saints patrons St Jean Gualbert et St François d'Assise, le château, le Solnan, les montagnes du Jura et les vertes frondaisons autour de l'église : Sainte-Croix est là.

Mais quatre blasons sont là aussi : les Chanlecy, les Tyard, les Semur, les Sercy

Par delà les quelques cent kilomètres qui séparent les deux domaines, les familles sont là aussi !



*Messire Jean-François de Chanlecy, protonotaire apostolique,
Seigneur de Sercy, de Savigny et de Baron
a fait faire cette vitre en 1630*

Josée Pondemer

Sources : Sylvie Monin, *Les Artagnan en Bourgogne*, édité par l'Association d'Artagnan
Raymonde Brigaud, *St Clément sur Guye*, édité par Buguet-Comptour

Analyse graphologique d'Anne-Charlotte de Chanlecy

« De la présence, de l'impact associés à de l'agitation donnent le ton chez Anne-Charlotte qui tient coûte que coûte à être vue, considérer et à faire la preuve de son existence. Son écriture dégage d'emblée un climat de turbulence. Portée par un vif besoin d'être au centre, elle ne supporte ni l'indifférence, ni ma solitude et s'emploie à remplir au maximum sa vie dans un bouillonnement perpétuel.

Ni l'équilibre, ni la pondération ne sont donc de mise chez cette femme qui plaît ou ne plaît pas, mais ne laisse personne indifférent. Elle oscille entre des pôles contradictoires, entre allant et retenue, entre besoin et refus de l'autre, entre revendication d'indépendance et besoin d'être protégée, entre féminité et virilité.

Ces aspects conflictuels, ces ambivalences traduisent un tiraillement interne, une tension émotionnelle vive et une intensité manifeste. Fortement impressionnée et troublée par tout ce qui l'entoure, elle est rapidement touchée ; ces perturbations qui peuvent être exprimées ou bien intériorisées prennent rapidement un tour excessif.

Le comportement variable, traduisant une difficulté à trouver une juste mesure d'expression, peut devenir rétif ; l'imprévisibilité n'est jamais loin et les réactions ne sont pas toujours en rapport d'intensité avec les circonstances qui les ont suscitées.

L'alternance d'impassibilité et d'explosion est une manifestation courante de son émotivité et de sa sensibilité suraiguës avec dans le fond une certaine froideur. De ce fait, elle a tendance à dramatiser, à imaginer des complots, à se sentir persécutée, ramenant tout à elle, s'entêtant et campant sur ses positions.

Dans son désir d'être omniprésente, d'être partout, de se mêler de tout et d'exercer pouvoir et autorité, elle complique les choses et s'attire des inimitiés. Elle fascine et repousse. Cette attitude abrite sans doute une réelle anxiété.

Sous l'aspect affirmé, sous le besoin de recueillir les suffrages et la considération sociale, elle cherche à compenser de l'insatisfaction, des frustrations, des peurs cachées, des phobies. La confiance en soi est plus affichée que réelle, mais elle a la volonté de ne pas se laisser aller, de garder la tête haute et en dépit des difficultés et, parfois, des déceptions.

Fière et courageuse aussi, elle a du répondant, de la pugnacité ; elle entend l'emporter sur l'autre, comme si elle devait prendre une revanche sur des moments passés, perçus comme douloureux, comme par exemple l'absence d'un père.

Afin de renforcer sa propre estimé, elle ne compte que sur elle-même, se lance des défis, faisant preuve d'une certaine astuce. Elle trouve le ressort, l'ardeur et l'énergie pour s'engager dans es projets, pour franchir des obstacles, atteindre des objectifs.

Néanmoins, si ses aspirations haut placées lui donnent allant et dynamisme, elle a du mal à sérier les problèmes, à hiérarchiser les priorités, à dégager un fil conducteur. Son activité s'apparente davantage à de l'activisme et à de l'effervescence qu'à une ligne de conduite construite de façon organisée et méthodique.

Interventionniste, vigilante, elle peut se montrer pointilleuse, portant un coup d'œil critique et dénigrant. Elle épingle les erreurs, peaufine les détails avec exigence pour conjurer son tumulte intérieur au risque de devenir procédurière.

Bouillonnante, irrationnelle, toujours sur le qui-vive, elle affronte, contrecarre, attaque de façon péremptoire. Ombrageuse, passionnée, exaltée et vindicative, elle est pourtant une femme qui souffre et qui éprouve la nécessité de s'éloigner d'une réalité décevante. Elle lutte contre le découragement avec l'espoir d'un lendemain meilleur. Elle se raccroche à des croyances qui la rassurent, qui la canalisent et lui apportent, l'espace d'un moment, un peu de répit.

A la fin de sa vie, les craintes, l'intensité et les questionnements semblent s'être apaisés. La violence et l'agressivité tempérées ont laissé place à plus de sobriété, voire de renoncement. Le graphisme assagi témoigne d'une personnalité qui s'est modérée. De la réflexion, une certaine pondération, une contenance réservée et un effort soutenu pour maîtriser ses passions émergent. S'agit-il de crainte, du besoin d'être approuvée, de renoncement, autant de questions que l'on peut se poser ?

De la passion et de la théâtralisation, à la mesure
De la peur du vide, à l'acceptation de la solitude
Du refus de se soumettre, à l'acceptation.
De l'agressivité, à la tempérance.
De l'extériorité à l'intériorité

Ainsi apparaît Anne-Charlotte de Chanlecy, l'indomptable rattrapée par l'inéluctable.

Paris, 22 août 2007 »

Etude réalisée par Christine Jouishomme,
Graphologue-conseil,
Expert en écriture auprès de la cour d'Appel de Paris et la Cour de Cassation,
pour le compte de l'Association d'Artagnan.

De Sainte-Croix à Champlecy : Mémoires croisées...

Nouvelle rubrique dans ce tome 2 des *Mémoires des Village*, rubrique qui nous lie avec le village de Champlecy d'où est originaire l'épouse de d'Artagnan et baronne de Sainte-Croix et jumelée avec la nôtre depuis quelques années.

C'est ainsi que nous retrouverons à chaque numéro un ou plusieurs habitants du Charolais qui nous contera ses souvenirs, tout comme l'ont fait les Sainte-Croyats. Aujourd'hui, c'est Mireille Marzec, artiste-peintre et invitée d'honneur du Salon d'Art de 2008 qui nous ouvre les pages de son journal intime revenant sur un pénible souvenir de son enfance. Puis, laissons Marcel Devillard, ancien maire de Champlecy, évoquer la période de l'Occupation vécue au plus près des événements...

Les galoches : (après l'histoire du K-WAY de Dany Boon)

« En regardant tomber quelques flocons, ce mercredi de giboulées, me revient un épisode de ma petite enfance dont je n'ai pas oublié la rudesse de ce jour d'école.

C'était l'hiver 1949/1950, j'avais cinq ans, et c'était ma première année d'école maternelle. A cette époque je vivais à Montceau-les-Mines, dans l'une des maisons « type huit » - quatre fois deux pièces pour quatre foyers - construites par celle que nous appelions « La Mine », pour ses ouvriers.

J'habitais rue de Varsovie, qui, comme son nom l'indique, était essentiellement peuplée d'ouvriers mineurs polonais. Ma proche voisine, polonaise et blonde de surcroît, était une grande fille de 12 ans dont les deux tresses, qui lui descendaient jusqu'aux fesses, faisaient mon admiration. J'enviais surtout ses cheveux le dimanche, lorsque sa mère lui avait fait des « papillotes » avant de l'envoyer au lit, afin de lui laisser ses cheveux bouclés sur le dos le lendemain pour aller à la messe. Elle s'appelait JULIETTE et avait été choisie par ma mère pour m'emmener à l'école. Nous allions à « la Lande ». Ecole maternelle et école primaire étaient distantes de notre quartier, de trois bons kilomètres.

Ce jour là il avait neigé, et les hivers à cette époque étaient beaucoup plus neigeux qu'aujourd'hui. Il y avait environ vingt à vingt cinq centimètres de bonne poudreuse qui donnait à nos routes une propreté qu'elles n'avaient jamais, en raison de la poussière de charbon qui recouvrait tout. On passait du noir au blanc : c'était féérique et magique.

J'étais une enfant de l'après guerre. Les familles avaient tout juste repris pied après les années de vache maigre qui avaient laissé la France affamée et exsangue.

A cette époque donc je n'avais pas de chaussures d'hiver chaudes et confortables, mais une paire de galoches en cuir marron, à semelles de bois, avec une lanière qui partait de l'intérieur du pied pour s'accrocher juste sous l'os de la cheville.

Aujourd'hui je les revois encore dans ma mémoire, objets de torture et de mal être, qui m'ont laissé un arrière goût amer au fond de la gorge.

Nous partîmes donc, pour l'école JULIETTE et moi. D'abord ce fût assez facile, la plupart des habitants de la rue ayant dégagé à la pelle leur bout de trottoir. La rue grimpaît ; je la trouvais longue. Je marchais mal, mais en arrivant au sommet lorsque nous prîmes la grande route ce fût bien pire. Les larges trottoirs n'avaient pas été dégagés. Alors commença pour moi ce qui devint vite un calvaire : la neige collait à mes semelles de bois à chaque pas, si bien que tous les trois ou quatre mètres, me trouvant perchée à quelques vingt centimètres du sol, j'étais obligée de lâcher la main de JULIETTE pour taper mes pied l'un après l'autre sur les rebords du trottoir, afin de pouvoir continuer mon chemin. C'était l'horreur, et il y avait trois kilomètres qu'il faudrait refaire en sens inverse à onze heures trente et recommencer l'après midi.

JULIETTE qui s'était d'abord montrée compréhensive, commença à m' houspiller, prétextant que j'allais la mettre en retard, et qu'elle allait être punie par ma faute. Ensuite, elle se mît à me tirer par la main, m'empêchant d'enlever ces énormes semelles de neige qui collaient à mes galoches, de sorte que je me tordais les chevilles et criait de douleur. Je tombais une fois, puis une autre, elle me lâchait, revenait me chercher me tirait la main, me grondait, je retombais et ainsi de suite ...et ceci jusqu'à destination.

C'est tout juste si elle ne m'a pas jetée dans la cour de l'école maternelle comme on l'aurait fait d'un affreux chat tout mouillé. J'étais en larmes, et mes chevilles me faisaient affreusement souffrir.

L'institutrice qui venait de voir la scène se précipita à ma rencontre. Elle me fit déchausser, enleva mes chaussettes toute mouillées, me prit mon manteau, mes moufles et mon joli bonnet tricoté jacquard, que ma mère m'avait fait avec amour entre deux brassières, et, après m'avoir fait moucher et aller aux toilettes, elle me conduisit vers le poêle. C'était un gros poêle ventru, entouré d'une grille, après laquelle trônait un long tisonnier, le tout situé au milieu de la classe. Sa bonne chaleur eu vite fait de me réchauffer. Mes mains rougies me faisaient mal, mes pieds me piquaient. C'est seulement à ce moment là que je remarquais que nous étions peu nombreux. Deux ou trois filles et à peut près autant de garçons. Tout le monde arrivait en retard, ou pas du tout. JULIETTE ne se ferait donc pas punir par ma faute.

A onze heures trente à la sortie, la neige avait beaucoup fondu, et les routes étaient dégagées en partie. Je pu rentrer avec mon « bourreau de voisine », prendre mon repas de midi à la maison.

A une heure il fallu bien retourner à l'école. Ma mère me fit enfiler mes chaussures « du dimanche » : des chaussures également marron, à lacets, avec un bourrelet sur le dessus et une grosse semelle débordante en crêpe, ce qui les rendait lourdes aux pieds. Afin de ne pas les abimer, elle m'emmena en classe sur le porte-bagages de son vélo, sans monter dessus, les routes n'étant pas assez fiables en raison de la neige, pour une personne dans sa position intéressante.

Quelques jours plus tard, je trouvais un carton « A L'AIGLE » qui m'était destiné. Il contenait une paire de chaussures en caoutchouc marron, (encore), avec deux boutons pressions sur l'extérieur du pied, genre de bottines qui montaient jusqu'à la cheville, et qui portaient le joli nom de SNOW BOOTS. Le dessous avait des picots qui devaient agripper le sol et empêcher de glisser. Quand la hauteur de la neige ne dépassait pas la cheville, c'était parfait !

Ma mère prévoyante et avec un petit budget – elle était veuve depuis peu et attendait mon frère – les avaient prises une pointure de trop, avec une semelle intérieure en agneau et y avait joint une grosse paire de chaussettes en laine grasse, tricotées main par une bergère de Mont Saint Vincent.

Je les aimais beaucoup ces SNOW BOOTS. Le plus admirable est qu'elles étaient vernies et brillaient de tout leur feu ; feu qui allait s'éteindre après deux ou trois utilisations. Il fallait marcher vite, ne pas traîner car bien qu'étanche le caoutchouc n'était pas très épais et le froid avait vite fait de vous geler les pieds malgré les semelles intérieures en mouton.

En repensant à cet épisode, je me dis que la vie était plus dure qu'aujourd'hui. Je ne pense pas qu'un enfant actuellement se souvienne des chaussures qu'il portait à cinq ans. Pour moi, tout est resté gravé dans ma mémoire, et j'y revois souvent la rue de Varsovie que je trouve maintenant beaucoup plus courte ; cette route en terre battue à l'époque, noire de poussière de charbon où les pluies faisaient en ruisselant de grosses rigoles qui ouvraient des brèches sur sa surface de haut en bas. Les maisons alignées de chaque côté, entourées de jardins y avaient soit un poulailler soit des clapiers. Les WC à l'extérieur, dans une grande buanderie étaient communs et prévus pour deux foyers. De grandes palissades en ciment enserraient chaque maison.

C'était le temps de ma petite enfance, une période qui me vit grandir trop vite avec des responsabilités trop tôt, mais c'est un moment privilégié cher à mon cœur, car c'est celui de la découverte du monde et des autres, de l'amitié, et où je retrouve ma mère jeune de trente trois ans. C'est un beau souvenir maintenant qu'elle aussi nous a quitté.

Quand je vais à Montceau, il m'arrive de repasser quelques fois par mon ancien quartier de « la Saule », mais je n'y retrouve plus les enfants qui jouaient dans la rue, les mineurs qui allaient sur leur vélo à Plichon ou à la Sablière prendre leur travail, les chiens qui erraient d'un trottoir à l'autre. Les maisons ont été vendues après la fermeture des Mines de Blanzky et ont été restaurées par leurs nouveaux propriétaires. Ce n'est plus mon chez moi, je ne le reconnais plus.

Alors je retourne à CHAMPLECY revoir les prés et les vaches. C'est ma bouffée d'oxygène et là en regardant le soleil se coucher dans des coloris rouges carmin et bleus marine splendides, et que je n'ai jamais vu ailleurs, je respire cet air pur et ce bonheur tranquille qui suffisent actuellement à mon bonheur de retraitée et de mamie comblée. »

Mireille Marzec

La ligne de démarcation à Champlecy

« Un petit retour en arrière sur la ligne de démarcation et la dure vie imposée par cette ligne à la population avec toutes les privations en tous genres, séparations familiales, privations alimentaires, pénurie de source d'énergie (carburant, électricité), après la déroute de l'armée française et la « débâcle » qui permettaient aux populations du nord de la France, de la Belgique et du Luxembourg de se réfugier dans le sud de la France. Je me souviens qu'une famille luxembourgeoise était hébergée à Lavaux, la famille Coulournat, dont la mère est restée à Charolles.

A la suite ce désastre, il fut signé un armistice entre la France et l'Allemagne ; cet armistice prévoyant le partage de la France en deux Frances séparées par une ligne de démarcation qui coupait la Saône-et-Loire en deux en suivant le Canal du Centre entre Digoin et Chagny. Champlecy était directement touchée par cette mesure.

Cette ligne fictive a été mise en place avec des barrières sur les routes et des postes de garde de soldats allemands :

- une barrière à La Naule vers le chemin du Champ du Noyer (maison Guitton),
- une barrière en haut de la montée de Grustin,
- une barrière à Saint-Just en dessous de la maison Moulin, côté Marcelizon.

Pour traverser cette ligne de démarcation, il fallait un passeport délivré par les Allemands à la commandature à Paray-le-Monial (PC). Ces autorisations étaient données aux riverains occupés, et pour des cas bien précis (exploitations agricoles, scolarité, etc...).

Aucune autorisation accordée pour les personnes en zone libre pour venir ne zone occupée. Le courrier ne traversait plus la ligne de démarcation. Le téléphone de nos petites communes n'existait pratiquement pas, pas plus que l'électricité. Les moyens de locomotion se limitaient à la marche à pied, le cheval et la bicyclette (pas de bus scolaire avec ramassage à domicile...).

Nous, les gamins de Lavaux ou Chatelvilain n'avions pas d'autres possibilités que la marche à pied pour nous rendre à l'école distante de 5km (5km le matin et 5km le soir). Le repas du midi était tiré des sacs. Tous les soirs, nos parents révisaient nos sabots de bois pour voir s'il ne manquait pas des clous. Nous passions la ligne de démarcation sous le sourire des Allemands qui nous distribuaient des bonbons. Nos cartables étaient fouillés pour voir si nous ne passions pas de lettres, de documents, etc..., il s'en suivait parfois une discussion...

Les douaniers cherchaient à nous mettre en confiance, pour ensuite essayer d'obtenir une information.

Je me souviens entre autre d'une question posée à notre petit groupe, et la réponse d'un d'entre nous : un soldat allemand voulait connaître l'opinion politique de nos parents, sa question était celle-ci : « Ton papa socialiste ou communiste ? » On eu cru que la réponse était préparée, l'aîné du groupe répondit : « Mon papa, ni socialiste, ni communiste, mais chopiniste ».

L'histoire ne raconte pas si les douaniers avaient compris la réponse humoristique... »

Marcel Devillard



Communion de Marie-Thérèse Touillon, à la Naule, barrière séparant zone libre et zone occupée. Pour cette occasion, toute la famille était allée en zone libre, car il était interdit de se rendre occupée. Un soldat allemand sympathise...

Name *Sambonet* Vorname *Joseph*
 Geburtsort *11.3.44* Geburtsort *Münster*
 Wohnort *Champlon* Département *Sich.*
 Beruf *Landwirt* Staatsangeh. *frz.*
 Dieser Ausweis berechtigt nur zum Überschreiten der Demarkationslinie zur Bewirtschaftung des Grundstückes
 des/der *Sambonet Joseph*
 in *Champlon*
 Gültig bis *30.3.46*
 Unterschrift *Sambonet Joseph* Dienstort *Sich.*

PERSONALANGABEN :
 IDENTITE :
 Grösse : *1,68 m.*
 Gestalt : *mittel*
 Talia : *oval*
 Gesichtsfarbe : *braun*
 Haarfarbe : *dunkel*
 Besondere Kennzeichen :
 Unterschrift des Inhabers *Sambonet Joseph*
 Signature du porteur

Grenzübertrittsstellen :
 (Vom Zollgrenzschutz festzusetzen)
 Ort des passage *Naule*
 Beschreibung der Grenzübertrittsstellen, falls zur Bewirtschaftung des Grundstückes benutzt werden :
 Indication précise des lieux de passage utilisés pour l'exploitation des terres :
Naule, 6a, 6b, 6c, 6d, 6e, 6f, 6g, 6h, 6i, 6j, 6k, 6l, 6m, 6n, 6o, 6p, 6q, 6r, 6s, 6t, 6u, 6v, 6w, 6x, 6y, 6z
 Vom Zollgrenzschutz angeordnete Überwachungsmaßnahmen :
 Mesures de surveillance imposées par le service douanier
Naule
 Vorname *Joseph*
 Unterschrift *Sambonet Joseph*
 Dienstort *Sich.*
AUSWEIS
 Carte frontalière
 für die Bewirtschaftung grenzdurchschnittener Grundstücke im kleinen Grenzverkehr an der Demarkationslinie.
 valable pour l'exploitation des terres coupées par la ligne de démarcation.
 Nr. *3365*
 Dieser Ausweis ist nicht übertragbar.
 Cette pièce est personnelle.
 Die besonders genehmigten Grenzübertrittsstellen und angeordneten Überwachungsmaßnahmen sind auf der Rückseite vermerkt.
 Les lieux de passage expressément autorisés ainsi que les mesures de contrôle sont mentionnés à la 4^e page.

Laissez-passer autorisant le passage de la ligne de démarcation uniquement pour l'exploitation des terres.

Mousquetaire de pied en cap

Désormais bien connus par leurs diverses prestations, nos mousquetaires ont échangé leurs lames contre la plume pour nous raconter leur rencontre inoubliable à Louhans avec Gérard Depardieu.

Samedi 15 décembre 2007, jour des Glorieuses à Louhans Rencontre avec Gérard Depardieu

« Il fait froid mais le soleil brille. Gérard Depardieu, accompagné de Claude Chabrol, Jean-Claude Carrière, Christophe Barratier, Hugh Hudson sont attendus à 11 h 30 au cinéma l'Eden pour participer à un débat avec les lycéens.

Grâce à l'idée et aux contacts pris par Josée Pondemer, que je remercie par ce biais, les mousquetaires de Sainte-Croix ont décidé également d'être au rendez-vous.

D'Artagnan (Roland), Porthos (Dominique), Aramis (moi-même) et quelques autres représentants de l'association sont également présents (Josée, Michèle et Joëlle).

Nous sommes donc six mousquetaires prêts à faire une haie d'honneur à Gérard Depardieu pour son arrivée au cinéma.

Mais comme toute vedette qui se respecte, nos artistes ont un peu de retard.

Nous avons froid. Mme Bisson, gérante du cinéma, nous propose de nous réchauffer à l'intérieur de la salle. Proposition que nous acceptons d'emblée.

Il doit être à peu près 12 h quand nos vedettes arrivent. Nous sommes prêts et heureux de les voir...

Entouré d'une multitude de personnes, Gérard Depardieu nous fait l'honneur de se faire prendre en photo avec nous. Nous en sommes très fiers. Personnellement, c'est bien la première fois que j'assiste à un tel crépitement de flashes d'appareils photos. Bien sûr, ils sont destinés à notre vedette nationale (peut-être un peu à nous ?); mais il se trouve qu'aujourd'hui nous en profitons ! Gérard Depardieu est très souriant et très jovial. L'instant passe vite... trop vite... puis tout le monde s'installe au cinéma. Nous assistons au débat qui est d'ailleurs très intéressant.

Nous attendons notre deuxième rencontre, soit dans 1 h 30 environ. Nous sommes en place devant le Palace pour leurs présenter notre combat...

Après quelques répétitions, nous sommes prêts à donner le meilleur de nous-mêmes.

Bizarrement, je ne suis pas stressée comme je pouvais l'être lors de mes premières représentations.

En les attendant, quelques touristes nous prennent en photo avec «nos successeurs », c'est-à-dire les gendarmes d'aujourd'hui.

Nous attendons..., encore....

Les voici, accompagnés par Josée qui leur vante Sainte-Croix et son association d'Artagnan. Surpris..., puis très intéressés par notre prestation, ils n'en perdent « pas une miette ». D'ailleurs, Gérard Depardieu demande poliment à Josée de stopper la conversation pour regarder le combat correctement. Belle preuve d'intérêt. Nous sommes flattés.

Voilà c'est fini. Notre combat s'est bien passé. Nous sommes tous les trois très satisfaits et très heureux.

Cette belle journée de décembre restera, je crois, longtemps dans nos mémoires respectives. »

Marie-Ange Gaillard



Lors de la rencontre avec Gérard Depardieu et Claude Chabrol...

La vie de l'association d'Artagnan

La fin de l'année 2007 a été riche en **événements et manifestations en tous genres** pour l'Association d'Artagnan alors que 2008 s'est concentrée autour d'un rendez-vous essentiel, le Salon d'Art:

🕒 **Dimanche 30 septembre : randonnée pédestre** à Champlecly, village natal d'Anne-Charlotte. Soleil, accueil des plus sympathiques, convivialité, gastronomie... tout était réuni pour combler Bressans et Charolais qui ont ainsi resserré les liens les unissant.



🕒 **Dimanche 14 octobre**, salle des fêtes de Sainte-Croix, à 14h : **thé dansant** animé par François Ligerot et son orchestre. Malgré une très faible participation, les quelques danseurs présents ont été charmés par les musiciens et par la bonne humeur des membres de l'Association d'Artagnan présents.

🕒 **Samedi 27 octobre**, salle de la Minute à Sainte-Croix, à 10h : **Assemblée Générale** de l'Association d'Artagnan, suivie d'un repas à l'Auberge des Mousquetaires.

🕒 **Vendredi 14 décembre**, église de Sainte-Croix, à 20h30 : **concert de Noël** avec la chorale de Romenay et les musiciens.

🕒 Nombreuses **représentations** publiques, officielles et spontanées (Office du Tourisme de Louhans, Cibistes de



Cuiseaux, CIVB, Groupement du Football du Louhannais ...) mais aussi participations à des **championnats nationaux d'escrime** de nos Mousquetaires que vous pouvez également retrouver dans des **courts-métrages sur le site Internet « You Tube »**.

☉ Pour 2008, l'année s'est articulée autour du **Salon, Salon d'Art, Salon d'Artagnan** qui a eu lieu le 15 août aux abords d'une ancienne ferme située dans les faubourgs de Sainte-Croix-en-Bresse. Plus de trente artistes, écrivains, sculpteurs et peintres, ont répondu à notre invitation et ont entouré Mireille Marzec, invitée d'honneur soutenue par une délégation de Champlecy dont Madame le Maire. Les Mousquetaires et le groupe musical de Romenay « Les Ventres Jaunes » ont assuré l'animation de cette journée mémorable qui fut également l'occasion de présenter au public ce **deuxième tome des Mémoires de Village**.



☉ En attendant la fin d'année 2009, les membres de l'Association d'Artagnan s'activent pour réaliser une exposition intitulée « **Mémoires de Village – Ecoles d'hier et d'aujourd'hui** ». Après l'exposition et le livret consacrés aux photos de conscrits de Sainte-Croix-en-Bresse, le même travail va être fait avec les **photos de classe**. Nous comptons dès à présent sur vous pour nous faire part de ces photographies mais aussi de **vos souvenirs** qui fourniront les pages du 3^{ème} Tome des Mémoires de Village, ainsi que **vos objets** susceptibles d'alimenter une exposition. Reconstitution de classe mais aussi, pourquoi pas, **dictée ou exercices comme autrefois** sont dès à présent en train de germer dans la tête des membres de l'Association d'Artagnan afin de pouvoir organiser un week-end événementiel.

☉ Et toujours : participation à la vie de **Brixia**, la fédération des associations scientifiques et historiques de Bresse bourguignonne, et de **La Musarde**, regroupant six sites associatifs d'intérêt patrimonial, historique, touristique et artistique ; les visites et permanences de **l'Espace d'Artagnan** et de la chapelle seigneuriale de Sainte-Croix.

☉ Et encore de nombreuses informations, des rendez-vous, des surprises et toujours plus de nouveautés sur notre **site Internet** : <http://madamedartagnan.free.fr>

Informations pratiques

Composition du bureau de l'Association d'Artagnan :

Présidente : Adeline Culas

Secrétaire : Josée Pondemer

Secrétaire adjointe : Michelle Gauci

Trésorière : Monique Louis

Trésorier adjoint : Bertrand de Beaurepaire

Relations avec Champlecly : Joëlle Prud'hon

Relations avec la municipalité : Denise Vairet

Personnes ressources : Eliane Brémenson, Muguette Colas, Odile Colombet, Colette Crus, Claude et Frédéric Damiens, Marie-Ange Gaillard, André Lombard, Georges et Maryse Thiébaud

Vérificateurs aux écritures : Nadia Louis et Edith Jacquet

Webmasters : Claude Brémenson et Valère Tirelli

L'Espace d'Artagnan (informations au verso du bulletin) :

A côté de la Cure, dans l'ancienne salle de catéchisme, l'Espace d'Artagnan vous accueille pour vous présenter la vie de celle qui fut la seule Madame d'Artagnan, la grande oubliée des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Vous découvrirez sa jeunesse à Champlecly, son premier veuvage, sa rencontre avec d'Artagnan, leur mariage, la naissance de leurs deux fils, leur séparation, leur mort respective puis leur descendance à Sainte-Croix et en Bresse. Vous visiterez également la chapelle seigneuriale de l'église de Sainte-Croix où elle repose avec l'un de ses fils et sa belle-fille.

Des documents d'archives exceptionnels vous feront revivre son histoire, des objets de collection, films et livres vous illustreront la vie des mousquetaires, la garde rapprochée du roi et qui sait, vous rencontrerez peut-être les trois mousquetaires au détour de cette balade dans le temps...

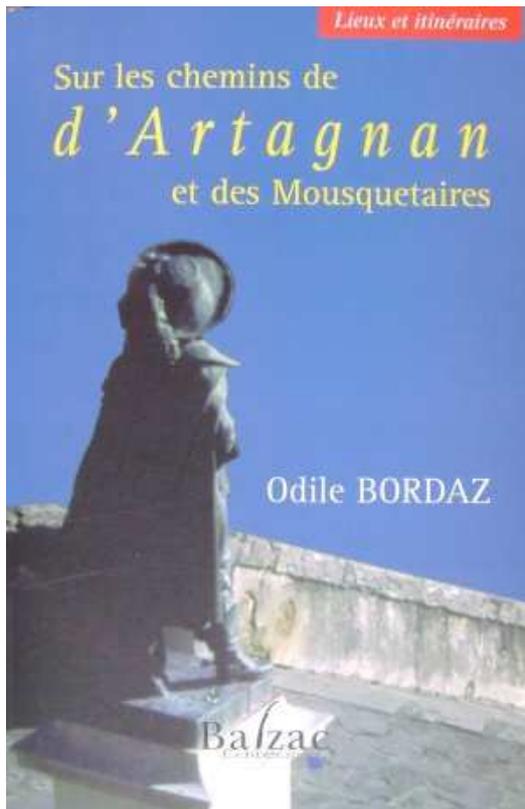


Pour adhérer à l'Association d'Artagnan :

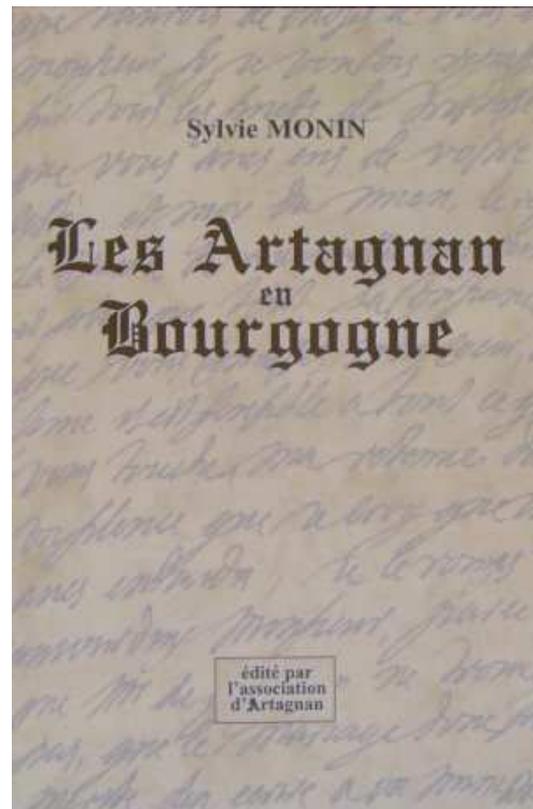
Envoyez à l'adresse "Association d'Artagnan 71470 Sainte Croix" un chèque de :

- 15 € par personne ou 20 € par couple pour devenir "**adhérent**" (prestations et avantages tel que le bulletin annuel offert) ;
- 5 € par personne pour devenir "**sympathisant**".

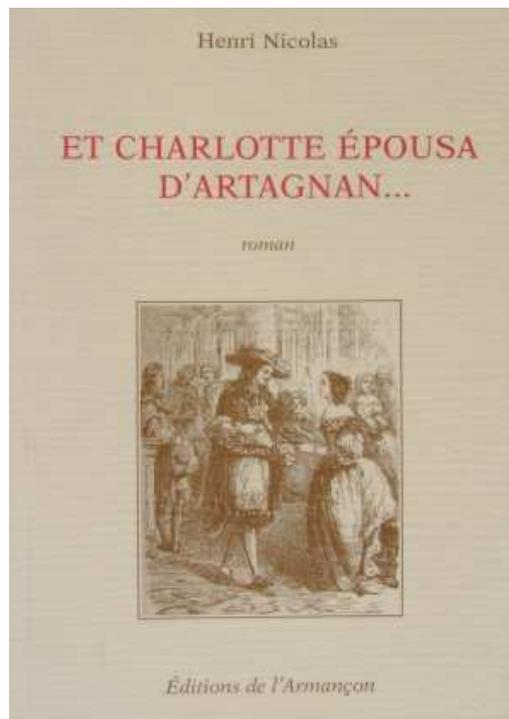
En vente à l'Espace d'Artagnan...



Le livre d'Odile Bordaz, **historienne spécialiste de d'Artagnan** et cadette de notre 3^{ème} Compagnie.



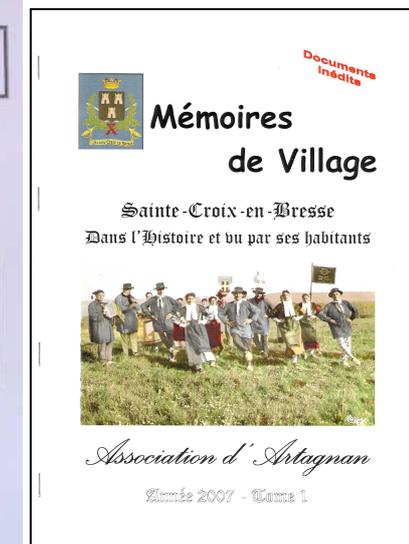
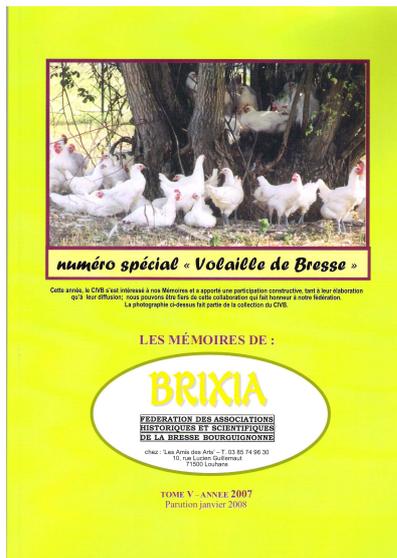
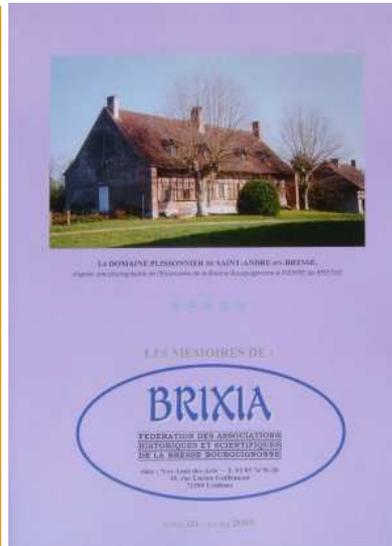
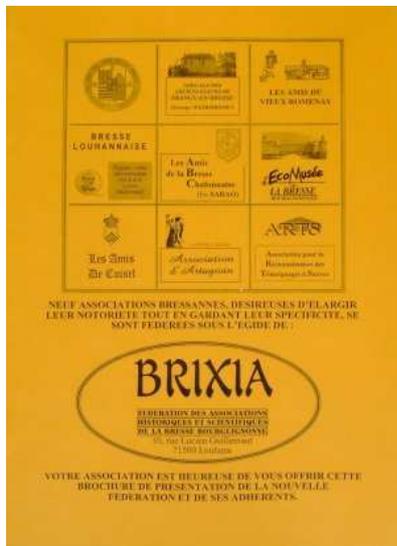
Le livre de Sylvie Monin qui retrace l'histoire de **la famille d'Artagnan-Chanlecy à Sainte-Croix**.



Le roman d'Henri Nicolas qui met à l'honneur **Anne-Charlotte de Chanlecy**, baronne de Sainte-Croix, épouse du célèbre mousquetaire d'Artagnan.

Les différents tomes des *Mémoires de Brixia* avec des thèmes aussi divers que l'architecture bressane, la volaille de Bresse...

Sans oublier le livre de l'exposition consacrée aux **photos de conscrits de Sainte-Croix** de 1918 à 2005 et le **Tome 1 des Mémoires de Villages** !...



Mais aussi des cartes postales, des enveloppes et autres objets de collection...

Une visite à ne pas manquer...

A bientôt !

Chaque commune à ses trésors...

Celui de Sainte-Croix qui sans pour autant être caché restait méconnu, est d'avoir eu pour châtelaine Anne-Charlotte de Chanlecy, baronne du lieu, qui épousa Charles de Batz de Castelmoré, Comte d'Artagnan, Capitaine Lieutenant des Mousquetaires du Roi Louis XIV. Elle fut la seule femme légitime de d'Artagnan.

Ils eurent deux garçons qui deviendront à leur tour mousquetaires. Anne-Charlotte se retira au château et administra ses domaines. C'est là qu'elle mourut le dernier jour de l'an de grâce 1683. Elle repose dans le caveau de la chapelle seigneuriale avec l'un de ses fils et sa belle-fille.

Pendant 120 ans les Chanlecy-d'Artagnan vécurent au château de Sainte-Croix.



L'Espace d'Artagnan vous accueille près de l'église pour une exposition consacrée à madame d'Artagnan. Présentation de nombreux objets en vitrine, des publications, des livres rares, des vidéos et surtout des documents d'archives sur panneaux, avec leur transcription en français moderne, évoquant la période des d'Artagnan en la Baronnie de Sainte-Croix.

Ouvert au public en juillet et août, dimanche et lundi de 15h à 18h,

Entrée 1,50 €. Gratuit jusqu'à 12 ans.

Groupes de plus de 20 personnes : 1 €.

Toute l'année sur rendez-vous.

Téléphone : 03 85 74 80 27

L'Association d'Artagnan participe à la promotion du patrimoine et de la connaissance de la Bresse en adhérant à Brixia (fédération des associations historiques et scientifiques de la Bresse bourguignonne) et à la Musarde, association regroupant six sites bressans à vocations patrimoniales, historiques et artistiques.

Association d'Artagnan (Association Loi 1901)

71470 Sainte-Croix-en-Bresse

06.81.86.90.13

<http://madamedartagnan.free.fr>

Prix : 12 €

Nov 9
Dépôt Légal : Août 2008
N° ISBN : 2-9513293-0-X
Imprimerie ABC - Louhans